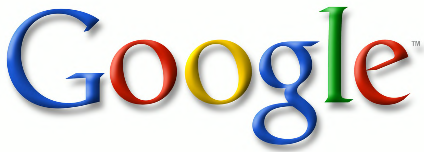
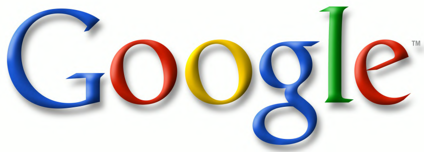




LeTouze

Z5-6

Avril 1936

Voir dans le Grand Larousse à l'article

Billardon (de Sauvigny)

une appréciation très élogieuse du présent ouvrage !

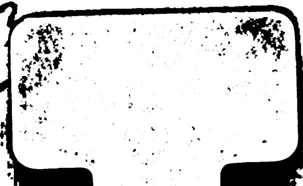
1 engraving + 3 vignettes + musique gravée

[par L E Billardon de Sauvigny] –

Cte d'I''' II 486

Cohen 148

3



HISTOIRE
AMOUREUSE
DE PIERRE LE LONG,
ET DE
SA TRÉS-HONORÉE DAME
BLANCHE BAZU.

NOUVELLE ÉDITION.

Précédée d'un Discours sur la Langue Françoise.

Par M. DE SAUVIGNY.

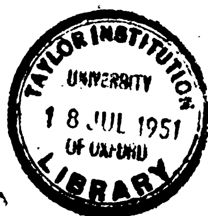
La Musique est de MM. PHILIDOR *&* ALBANAISE.

Amour est aveugle, lequel aveuglit si fort que où l'on croit le chemin plus sûr, est à l'heure où il est le plus glissant. *Contes de la R. de N.*



A LONDRES.

M. DCC. LXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 JUL 1951
OF OXFORD
LIBRARY



DISCOURS SUR LES PROGRÈS DE LA LANGUE *FRANÇOISE.*

LA naïveté & la vérité pure, en quelque siécle que ce soit, trouvent encore leur opportunité & leur mise. *Essais de Montagne.*

LA langue Françoise ne le céde maintenant à aucune autre pour la clarté, l'ordre & l'élégance; mais aussi, combien s'est-elle appauvrie, combien, sur-tout, devons-nous re-

gretter cette naïveté si touchante, qui fit long-tems son caractere, comme celui de la Nation ?

Le François, belliqueux, naïf & guai, vainqueur d'un Peuple moins ignorant que lui, confondit ses usages, ses loix & son caractere avec ceux du vaincu. Sous la premiere & la seconde Race il n'avoit pas encore une langue nationale; les Grands parloient la langue (*) Tudesque, le Clergé la Latine, & le reste de la Nation faisant un mélange de l'une & de l'autre, créa l'idiome appellé le Roman.

Charlemagne qui avoit cet amour pour les Arts, commun à tous les grands Rois, eut aussi le désir si louable de faire passer à la postérité ses

(*) Il y a des personnes qui contestent ce point, par rapport à la premiere Race seulement.

actions éclatantes, dans une langue qui fût la sienne. Il appella vainement à sa Cour tous les Savans de l'Europe; il eut beau les encourager par les distinctions les plus honorables, & sur-tout par son exemple (*). Il eut beau fonder une Académie dans sa Capitale, établir des Écoles dans les plus grandes Villes, & ordonner que tous les actes publics fussent passés dans la langue Tudesque; lui que la victoire avoit suivi dans tous les combats, lui qui avoit sû créer un Empire qui dure encore, ne put tirer sa langue de la barbarie. Elle n'étoit point dans le caractere de la Nation, elle ne fut reçue ni du Clergé ni du Peuple.

Des guerres continuelles, le dé-

(*) Charlemagne composa des poëmes guerriers.

membrement fréquent des provinces ; leurs réunions momentanées, n'avoient pas laissé le tems au génie de la nation Françoise de se développer ; comment Charlemagne osoit-il se flatter de perfectionner celui de la langue ? Quel caractere pouvoit-elle avoir ? le François lui-même n'en avoit pas encore.

C'est aux régnes florissans des premiers Capet, qu'on peut faire remonter l'origine de la langue Françoise. Elle dût sa naissance à la partie la plus méprisée de la Nation, aux Serfs (*) qui, après avoir long-tems éprouvé tous les fléaux de la guerre, commençoient à jouir de l'abondance

(*) Les Serfs de chaque Province avoient sans doute un patois qui différoit en quelque chose ; c'est de leur mélange avec le Tudesque, & sur-tout le Latin, que s'est formée la langue Françoise.

& de la tranquillité. Les premieres productions de notre langue furent, comme chez tous les Peuples de la terre, des chansons. Le François étoit heureux : elles respirerent le plaisir & la joye.

Une chose qui paroît incompréhensible au premier coup d'œil, c'est que la langue du peuple, l'objet du mépris des Savans & des Grands, soit devenue, en moins d'un siécle, la langue de la Cour & du Clergé. Je crois en découvrir la raison : la révolution qui venoit d'arriver en France rendoit la Noblesse souveraine dans ses terres. Elle s'y retiroit durant la paix. Elle étoit intéressée au bonheur de ses Vassaux, elle s'en occupoit & prenoit part à leurs Fêtes. L'éloignement de la Cour, la familiarité dans laquelle on vivoit alors, &, plus que tout

cela, la gaieté naïve de cette langue populaire, fit contracter insensiblement aux Nobles l'habitude de la parler.

La langue Romane ne pouvoit faire des progrès qu'aux dépens de la Tudesque & de la Latine. Cette derniere, dans laquelle se passoient, malgré les Édits des Rois, tous les actes publics (*), n'étoit plus connue que des Moines, de quelques gens d'Église & de Loi.

La Tudesque qui, du tems de Charlemagne, avoit fleuri par des chansons héroïques & par des poëmes guerriers, ne produisoit plus alors que des

(*) Les Ecclésiastiques y trouvoient leur intérêt, & depuis Charlemagne jusqu'à François Premier, tous nos Rois ont fait des tentatives inutiles; les Lettres & les Beaux-arts ont dû beaucoup à François Premier; la langue Françoise ne lui doit pas moins.

rapſodies fabuleuſes, imitées de l'Anglois, & farcies de magiciens & de géans.

Alors il arriva ce qui arrivera toujours en pareille circonſtance: nos bons Chanſonniers, hommes trop ſimples (*) pour parler un autre langage que celui de la nature, y ramenerent peu à peu la Nation & la dégoûterent des Géans, des Magiciens & même des Beaux-eſprits Tudeſques, qui ſe plaignirent vainement de l'ignorance & de l'injuſtice du ſiécle.

Dès que les Nobles commencerent à parler la langue Romane, ils y introduiſirent pluſieurs mots, & adoucirent la prononciation des autres. Voilà la premiere époque de la lan-

(*) Ils étoient Picards. C'étoit chez eux que ſe parloit le Roman le plus pur, ſi on peut ſe ſervir de ce mot au ſujet d'un pareil jargon.

gue Françoise, qui a précédé sûrement l'arrivée des Trouvers ou Troubadours (*) provençaux.

Ceux-ci parurent en France avec éclat. Ils s'étoient formés sur les Italiens. Ils employerent, comme nos premiers Chansonniers, le secours de la musique ; &, sans être moins naïfs, ils firent voir un talent plus marqué pour la poësie, une imagination plus vive, plus riche, & un goût plus sûr ; leurs mœurs étoient pures : ils ne chantoient que des actions vraiment héroïques, & présentoient toujours un but moral, ce qui les mit dans la plus haute considération (**). Des familles, des Villes même divisées par

(*) L'idiome Provençal différoit peu sans doute du François naissant; cependant les poëmes des Troubadours durent influer beaucoup sur la langue.

(**) Cela ne dura pas, & ce fut par leur faute.

l'intérêt, les prenoient pour arbitres. Ils voyageoient à la maniere des premiers Poëtes Grecs & Italiens, les Princes se faisoient un honneur de les admettre à leurs tables, & c'étoit au milieu des Orgies que nos Troubadours chantoient des poëmes qui respiroient l'amour de la gloire & de la vertu.

Je pense qu'ils n'ont pas moins contribué que les Prédicateurs à répandre le goût des croisades (*); on sait en quel honneur ils étoient du tems de Saint Louis, qui étoit assez grand homme pour faire un cas particulier des Lettres. Heureux s'ils étoient restés indépendans comme ils l'avoient été jusqu'alors; le plus brillant des

(*) Ce n'est pas ce qu'ils firent de mieux, mais ils étoient de bonne foi.

arts seroit arrivé plus-tôt à sa perfection : mais la vanité l'emporta sur la gloire. Ils pouvoient être recommendables par eux-mêmes. Ils aimerent mieux mendier des distinctions frivoles. Les grands se les attacherent, & bien-tôt des hommes faits pour immortaliser, pour créer les héros, ne furent plus que des complaisans vils, de lâches flatteurs qui prostituerent leurs talens : ils en furent punis : ils perdirent, avec l'indépendance, leur entousiasme & leur sensibilité.

Une ame libre & recueillie, pure & sensible, imprime à ses moindres productions un air de candeur & de vérité, un charme qui touche, qui attache, qui fait vivre, pour ainsi dire, l'auteur dans ses ouvrages, qui fait enfin qu'on aime sa personne, non

pas ſeulement par la beauté de ſon génie, mais à cauſe d'une ſorte de bonhomie, d'une maniere ſimple & franche de rendre tout ce qu'il ſent. Cette maniere eſt le caractere diſtinctif de nos vieux écrivains; de Montagne, par exemple, plus que tout autre, & de l'inimitable la Fontaine.

Voilà ce qu'on peut vraiment appeller la naïveté, & ſouvent même le ſublime (*), ſuivant la nature des objets; pour peu qu'un auteur ait de la vérité dans ſon ſtile, pour peu qu'il ſe pénétre & s'abandonne, il lui échappe par intervale des traits naïfs; ils conſiſtent dans des idées dont les rapports fins & délicats ſont rendus d'une maniere vive & ſimple; c'eſt, ſi

(*) On diroit que tout ceci, de même que la définition du ſublime, par Longin, ait été fait d'après le grand Corneille.

j'ose le dire, l'effervescence, l'indiscrétion d'un cœur échauffé par un sentiment doux & gracieux. Tel est ce madrigal cité dans l'Enciclopédie sous le nom de Chapelain, & qui est de Pradon.

Vous n'écrivez que pour écrire ;
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Revenons maintenant à la naïveté proprement dite. Long-tems elle fut le seul mérite de nos vieux Écrivains. Sire de Joinville, qui surpassa tous ceux de son siécle, est à juste titre un de nos modèles dans le stile naïf.

Villon, qui parut long-tems après, *débrouilla l'art confus de nos vieux Romanciers*, dit Boileau, ses saillies sont vives, ses expressions faciles, justes & animées ; il effaça tous les Poëtes de

son tems; cependant, pourquoi lit-on avec plus de plaisir aujourd'hui les chansons du Comte Thibeaut que les vers de Villon? Parce qu'on y voit le cœur tendre & loyal du Comte, parce qu'il est naïf, parce que sa candeur, sa bonhomie intéressent; ce qui ne peut être à l'égard de Villon.

Quoiqu'en puisse dire Boileau, la langue & la poësie Françoises, sont bien moins redevables à ce Poëte qu'aux Auteurs du fameux Roman de la Rose, qui étoient venus long-tems avant lui. Les fictions de ce poëme, quoique très-ingénieuses, paroissent à présent de mauvais goût, mais le stile en est vraiment naïf, varié, facile, plein de douceur & de grace. C'est sur le Roman de la Rose que se sont formés Marot & les meilleurs Auteurs dans son genre.

Je ne ferai point ici l'énumération de tous les romans & fablieaux qui ont précédé le siécle de François Premier, ni de tous les contes & autres écrits qui l'ont suivi. Je ne me suis engagé qu'à parler de ceux qui ont eu la plus grande influence sur le goût ; tels sont l'Histoire du Sire de Joinville, les Romans de la Rose, du Tyran le Blanc, & celui du Petit Jean de Seintré, ce dernier me paroît le tableau le plus fidéle des mœurs de son siécle ; il est conduit d'une façon très-intéressante, & écrit du stile le plus naïf. Je citerai encore le Roman de Rabelais dans un sens contraire. La grande célébrité qu'il eut & qui le fit regarder comme le meilleur ouvrage dans notre langue, ne put que retarder les progrès du goût. Les saillies d'une gayeté originale y étein-

cellent

cellent quelque fois ; il s'y trouve quelques contes vivement narrés ; mais peuvent-ils dédomager d'une foule d'abſurdités & de plaiſanteries des plus groſſieres ? Son ſtile d'ailleurs n'a ni la pureté, ni la douceur, ni les graces des ouvrages dont j'ai parlé.

La langue ſuit toujours le ſort des Lettres, elles ont eu en France trois époques mémorables, le régne de Saint Louis, celui de François Premier & le ſiécle de Louis le Grand.

Il manqua peu de choſe à François Premier pour être un grand Roi. Il s'en fallut auſſi très-peu qu'il ne vît la langue ſe fixer cent cinquante ans plus tôt qu'elle ne l'a été. Philippe de Comine, qui avoit déja paru, Amiot & Marot l'ont portée auſſi loin qu'il étoit poſſible alors. S'ils euſſent été ſecondés par cette foule d'Écrivains

qui s'éleva dans tous les genres, ou seulement par celui qui donna le ton à son siécle, si Ronsard n'avoit pas eu la ridicule vanité de vouloir créer une langue, s'il eût eû assèz de goût pour saisir le génie de la sienne, c'en étoit fait, elle étoit fixée. On peut dire que le sort de la langue Françoise fut entre les mains d'un seul homme. Ronsard (*), Savant & Bel-esprit, n'étoit point un homme de génie. Outre que ses ouvrages me paroissent dénués de conduite & d'invention, ils ne sont ni profondément ni vivement sentis; la preuve la plus sure, c'est qu'en voulant se faire une langue nouvelle, il n'a jamais sû donner à ses phrases un tour neuf, ori-

(*) Il me semble que le Commentateur de Ronsard lui fait plus d'honneur que ses ouvrages.

ginal, & que de tous les mots qu'il a créés on n'en peut pas citer un qui soit resté.

Il n'en est pas de même des Épigrammes de Marot. Rousseau, le plus grand de nos versificateurs, est demeuré beaucoup au-dessous de lui dans celles qu'il a refaites. Le Daphnis & Cloé ne sauroit être traduit après Amiot : son Plutarque est peut-être celui dont la lecture est encore la plus agréable, & les fameux Essais de Montagne, qu'on a tenté indécemment de retoucher, sont pleins d'expressions d'une hardiesse & d'une vigueur si singuliere, qu'il n'est pas possible d'y changer un mot sans affoiblir une idée. Ces trois Auteurs vivront autant que notre langue, & seront toujours nos modèles dans le genre naïf.

On étoit bien éloigné d'avoir fait les mêmes progrès dans le genre noble. Les Savans dédaignoient d'écrire dans notre langue, & la route que Ronsard venoit de frayer ne servoit qu'à égarer tous les Écrivains qui le suivoient. Malherbe est le premier qui se préserva de la contagion; né avec plus de justesse & de goût que d'imagination & de génie, une harmonie nombreuse, un choix heureux d'expressions, un tour élégant & noble font le caractere de ses vers, & ont été le fruit d'un travail pénible & assidu. Je crois que son extrême correction a contribué beaucoup à faire perdre à la langue le ton de la naïveté. Ses Odes, aussi bien que celles de Rousseau que j'admire beaucoup, n'ont pas cette grace touchante, cet air naturel & vrai, cette philosophie

aimable qui fait si bien sentir l'ame de l'auteur dans Horace.

De Malherbe je passe à Balzac, on a dit de lui qu'il fut le premier homme éloquant en France. La révolution qu'il fit dans la prose excita une fermentation plus grande mais plus passagere que celle dont on étoit redevable à Malherbe. Il eut d'abord trop de réputation, & bien-tôt trop peu; son stile pur & nombreux répond à l'élevation, à la richesse de ses idées: le plus grand défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir écrit des Lettres du ton dont on fait des éloges académiques.

Ce ton paroissoit trop grave aux Dames de la Cour. Quelques jeunes Seigneurs se distinguoient alors par un tour d'esprit vif, délicat & léger. Ils donnoient à tout ce qu'ils disoient

un certain air de galanterie & de gaieté qui bien-tôt devint le ton général. Voiture qui voulut les imiter ne fut, avec plus d'esprit qu'eux peut-être, qu'une copie fort imparfaite. Des jeux de mots, un ton plus manièré que délicat, des plaisanteries trop recherchées annoncent souvent dans ses Lettres les efforts & l'abus de l'esprit; cependant, quoiqu'il n'eût ni le savoir ni le talent de Balzac, il balança sa réputation; & son stile qui s'éloigne moins du ton familier, a nui sans doute davantage au stile naïf.

Il reste du moins à Balzac la gloire d'avoir ouvert la carriere aux Corneille & aux Bossuet; qui, par l'éclat & la sublimité de leur génie, éleverent la langue Françoise au ton le plus majestueux.

Au lieu que Voiture vit foudroyer

& diſparoître ſes admirateurs dès que le ſtile épiſtolaire eut pris une forme plus parfaite dans les Lettres provinciales, premier chef-d'œuvre de la proſe Françoiſe, qu'on lira ſans doute long-tems encore après que ceux qui en ſont l'objet ne ſeront plus.

On ſent pourtant que Paſcal faiſoit un ouvrage, mais Madame de Sévigné, qui n'écrivoit que pour ſa fille ou pour un ami, eſt le véritable modèle dans ce genre : vive & légere dans ſes peintures, inépuiſable dans le ſentiment ; elle eſt la ſeule dans le ſiécle de Louis XIV. qui ait ſû allier le ton du grand monde aux graces de la naïveté.

La langue doit à Paſcal une pureté, une fineſſe, une légereté qu'elle ne connoiſſoit pas.

Boileau, dont le ſens étoit droit,

le goût sévére & presque toujours sûr, apprit à n'admirer que les beautés vraies. Peut-être fit-il plus de cas de la correction que du génie. Il acheva ce que Malherbe avoit commencé; mais Cinna paroissoit depuis trente ans, quand Boileau s'éleva contre le mauvais goût, & qu'il se distingua par la pureté de son stile. C'est lui, c'est Racine & l'Auteur du Thélémaque qui ont porté la langue au plus haut dégré de perfection. Racine sur-tout y a introduit les tours de phrase les plus vifs & les plus heureux; mais sans doute l'extrême pureté de son goût l'a trop souvent arrêté. Combien elle est plus riche dans les ouvrages des Corneille, des Moliere & des la Fontaine! Peut-être pourroit-on reprocher à Racine, avec quelqu'espèce de justice, de ne s'être

point ſervi d'une foule de mots très-énergiques employés par Corneille. Maintenant il en eſt dans Racine même dont on n'oſe plus faire uſage. Ainſi la langue, dans le genre noble, & ſur-tout en vers, perd tous les jours & n'acquiert jamais. M. de V. en fait ſouvent la réflexion, & ſans doute il a tort; l'homme de génie n'a pas droit de s'en plaindre, il a celui d'y rémédier.

Un Écrivain très-célébre reproche à la Fontaine d'avoir fait un uſage trop fréquent des expreſſions les plus ſurannées. Pourquoi ne reproche-t-il pas plutôt aux Auteurs qui ont ſuivi la Fontaine, d'avoir laiſſé vieillir des mots qu'il avoit ſi bien rajeuni? Ce Poëte, le plus naïf & le plus philoſophe que la France ait produit, nourri de la lecture de nos vieux Écri-

vains, s'est fait un stile aussi original que son génie : il ressemble à ces Montagnons dont parle M. Rousseau, chez lesquels on admire un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presqu'incompatible, & qui ne se trouve chez aucun autre peuple.

Auroit-il donné, sans le savoir, la naissance à un genre qu'on appelle marotique, genre amphibie qui n'a ni les graces naïves de l'ancien stile ni l'élégante pureté du nouveau. Le stile ancien, s'il ne renferme des idées délicates & simples, s'il ne respire la bonhomie & la naïveté, doit contraster ridiculement & ne sauroit paroître aux esprits sensés qu'un jeu de mots, une affectation puérile.

Excepté la Fontaine, les Auteurs du siécle passé n'étoient point naifs,

mais du moins ils étoient naturels ; aussi ont-ils un tour d'esprit plus vrai, plus varié, plus original que ceux de notre siécle.

On diroit que les derniers (je ne parle pas de nos bons Écrivains,) n'ont plus, depuis Baile & Montesquieu, qu'une seule façon de voir, de sentir, de raisonner. On ne cite plus des autorités comme on faisoit autrefois : on veut avoir l'air de penser ; le plus souvent ce n'est que *sur parole*. Rien n'est beau que le vrai, mais rien n'a l'air vrai que ce qui est bien senti.

Hommes de Lettres, soyons sûrs que les mœurs entretiennent la sensibilité & ajoûtent aux talens ; mettons nous en garde contre notre siécle ; n'allons point chercher la nature dans le cœur des gens du monde, & la réputation dans les cercles. Laissons à

des hommes blasés leurs expressions forcées & précieuses qui ressemblent à *de l'esprit* & qui leur tiennent lieu de chaleur & de sentiment. Voyons au-delà du moment. Raisonnons au lieu de persifler; &, recueillis en nous-mêmes, retournons de bonne foi à la maniere simple, à la candeur, au bon-sens de nos peres.

Aujourd'hui nous répétons souvent comme eux ces grands mots de vertu, d'honnêteté, de sensibilité; ces mots qui font impression dans leurs écrits, en font-ils autant dans les nôtres? Que la différence est frappante! Est-ce que nous en serions moins pénétrés qu'eux, & que, par un instinct secret, le cœur du lecteur devine celui de l'Auteur de telle façon qu'il se déguise?

Ouvrons, pour en juger, les Mé-

moires de Sully ; dès les premiers mots qu'il rapporte d'Henry Quatre, ne ſentez-vous pas votre ame vivement, délicieuſement émue ? Ne trouvez-vous pas un caractère de candeur & de vérité qui fait que votre amour pour cé bon Prince ſe réveille & redouble ? Cependant, ſoit qu'il s'occupe du bonheur de ſes Sujets, ſoit qu'il ſe révolte contre l'inflexible auſtérité de ſon Miniſtre, ou qu'il faſſe l'aveu de ſes foibleſſes, qu'il céde enfin aux mouvemens de la nature, il dit ce que bien d'autres rois ont dit avant & après lui. Pourquoi donc fait-il un plaiſir ſi vif, une impreſſion ſi agréable & ſi forte ? C'eſt que ce qu'il dit porte l'empreinte de l'ame la plus franche, d'une ame vraiment ſenſible & bonne ; c'eſt qu'il a même plus qu'aucun autre de nos

vieux Écrivains cette naïveté si précieuse, la seule chose qui tienne au caractère, qui ajoute au talent & que l'art le plus parfait n'imitera jamais.

FIN.

J'aurois dû, sans doute, m'étendre davantage sur la naïveté de la langue; j'en avois fait la matière d'un discours que je croyois pouvoir mettre à la tête de cette nouvelle Édition; des occupations plus pressées m'ont arrêté.

Ouvrages du même Auteur, qui se trouvent chez différens Libraires.

Odes Anacréontiques, petite brochure in-12. *chez Dessaint le jeune.*

La mort de Socrate, Tragédie en trois Actes, *chez Duchêne.*

Apologues Orientaux, Brochure in-12, *chez Duchêne.*

Hirza, Tragédie, *chez Duchêne.*

Nouvelle édition de Pierre le Long, revue & corrigée, avec un Discours sur les progrès de la langue Françoise, *chez Delalin, rue Saint Jacques.*

La Rose ou la Fête de Salency: sous presse.

L'Isle d'Ouessan; sous presse; même format que Pierre le Long.

ERRATA.

On ne met ici que les fautes qui peuvent faire un contre-ſens.

PAge 9, ligne 2, *& ſurtout mere ſœur* liſez *& ſurtout à mere ſœur.*

Page 10, ligne 12, *par feintiſte* liſez *feintiſe.*

Page 14, ligne 12, *pour plus grand ſurcroît* ajoûtez *de peines.*

Page 39, ligne 19, *entrée* liſez *m'y voila entré.*

Page 44, ligne 2, *portait* liſez *le portrait.*

Page 45, ligne premiere, *puis de ſorte* liſez *de la ſorte.*

Page 46, ligne 10, *& mieux vaut mourir* liſez *& que mieux.*

Page 77, ligne premiere, *non pas me faire* liſez *de me faire.*



Puits d'Amour.



HISTOIRE AMOUREUSE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Coment je tombe tout subitement énamouré d'une jeune & gente Pucelle en l'Eglise des Révérends Peres Capucins.

César de Haute-Roche, mon pere, de noble famille, vivoit en la Ville de

Corbie en Picardie. Ma mere étant passée de vie à mort, mon pere en fut si tellement frappé au cœur, que pour un tems il perdit sens & raison, puis s'en vint à Paris, où se fit Capucin.

Or il n'étoit bruit en tout Paris que des beaux & grands Sermons qu'il preschoit contre les Hérétiques, enfans du Diable, pour les faire occire & exterminer; ce qui lui donnoit une très-émerveillable renommée de dévotion.

J'étudiois alors déja grandelet dans le College de Navarre, n'étant âgé que de vingt-six ans, quand il advint que mon seigneur mon pere fut fait Gardien; & moy, l'apprenant, m'encourus en l'Eglise des Révérends Peres, à celle fin de regracier Dieu pour l'honneur qu'il fesoit à notre famille.

Arrivé que je fus en la dite Eglise, je m'agenouillay très-dévotement en un coin près la porte; & cependant que je commençois mes oraisons, je me sens tirer par un bras, & j'entens tout bas appeller » Pierre. »

Or c'étoit Bazu, mon féal & le plus cher

compagnon de mes études ; & il me dit : » Mon bon ami, j'attendois ta venue, étant » là avec mes deux sœurs, comme tu le » peux voir. «

Aussi-tôt moy, sans penser à mal, voilà que je mets mes yeux sur icelles, & l'ami Bazu continue ainsy disant : » Celle-là que » tu vois qui est brune, c'est Genevieve, » l'aînée ; celle-là qui est plus de vers nous, » c'est Blanche, la blonde. »

Mon premier regard envers Blanche, fut suivi d'un très-profond soupir qui me sortit, sans mon commendement, de la poitrine.

Genevieve étoit merveilleusement grande, gente & belle ; mais Blanche étoit pourvue de plus extrême beauté, douceur & mignardise. C'étoit un objet aux yeux si tellement désirable, qu'elle sembloit émouvoir les cœurs aux choses d'amour ; aussy me senti-je féru tout d'abord d'un trait qui me tira l'ame dehors du corps.

Parfois baissant mes yeux dévots, puis de côté tournant ma tête, je disois ma coulpe, & frappois mon estomac bien fort. Hé-

las ! c'étoit vain : ma tête, & mes yeux, & mon cœur alloient toujours retournant devers Blanche, & toujours je l'avisois si proprette & mignarde, si gentillement posturée, si doucement priant, joignant bellement ses deux gentilles menottes tout contre son petit sein, qui tôt se haussoit, tôt se baissoit. C'étoit lors que grandement se debattoit mon cœur en ma poitrine, & que je tirois du fond de mes entrailles, soupirs longs & ardents.

Parfois Mademoiselle Blanche, m'ayant oui, se retournoit, m'avisoit, & s'émerveilloit de ma tant extrême dévotion, croyant (débonnaire qu'elle étoit) mes soupirs être pour Dieu, & non pas pour elle.

Quand furent finies les Oraisons & Prieres, l'ami Bazu & moy nous levames tout à l'heure, & saluames Blanche & Genevieve ; ce qu'ayant fait, je m'encourus devers la porte, mouillay mes doits d'eau-bénite, puis l'offris à l'une & puis à l'autre.

La gracieuse Damoiselle Blanche, passant devers moy, fit gentillement toucher

ſon doigt mignon à l'encontre du mien, & j'aviſay rougir ſes deux belles petites joues, & mes genouils me faillirent, & mon cœur ſe pâma d'aiſe.

Là-deſſus luy fis ma révérance; & elle, qui tant ſavoit de politeſſe que c'étoit merveille, me répondit le ſemblable; après quoi je m'en retournay.





CHAPITRE II.

Coment mon amour prent merveilleux accroissement à l'endroit de Blanche.

DU depuis ce tant heureux jour mon cœur étoit en de grands combats, partagé entre deux amours, qui étoient celui-là de Dieu, & l'autre de Blanche; & aussy j'allois le plus que pouvois à Messes, Vêpres & à Saluts, là où se trouvoit ma Dame & Maîtresse; ce qui fit qu'enfin elle entraîna mon cœur à elle tout entiérement.

Ainsy se passerent sept mois bien longs, sans que jamais j'eusse assez de volonté ou de hardiesse en mon cœur, pour avouer mes tendresses à l'ami Bazu, qui ce néanmoins découvrit mon secret, & me servit ne m'en aiant prévenu.

Or, un jour que l'ami venoit de parler à Blanche, il s'en revint à moy, ayant une

mine gaie & gaillarde. » O Pierre, ô mon
» bon & cher ami (se fit-il en m'embrassant)
» nous sommes bien liés étroitement, n'est-
» ce pas, & si pourtant faire se pouroit que
» le fussions plus davantage. » Par la foy de
» mon corps, repri-je, ne sais coment cela
» se pouroit. » Prenant une des miennes
» sœurs, à femme, ce me dit-il.

Sur cela je me mis bien à rougir, & si
extrême fut ma joie, que de mes deux mains
je lui prins le cou; & le tenant serré contre
moy beaucoup, me mis à le baiser aux deux
joues fort & ferme.

Ensuitte Bazu reprit la parolle, & ajoutta : » L'autre hier j'avisois au Sermon de
» ton révérend pere, tes œillades énamou-
» rées & tes soupirs, aller à sœur Blanche,
» & aussy j'avisois ses régards radoucis se
» tourner devers toi, puis vos visages rou-
» gir, puis vos yeux se baisser, ce qui est
» symptomes d'amour; & pour cela j'ai été
» parler à ma sœur Blanche à ton sujet, & je
» comprens par tous ses dits, que si tu l'ai-
» mes loyalement & à bon escient, elle ne

» sera du tout ingratte à ton endroit.

Là-dessus je baillay lettres & missives à l'ami Bazu pour sa très-aimée sœur, qui n'y répondoit, mais ce néantmoins les recevoit & lisoit; & puis par adresse & subtilité de l'ami, souventes fois encore je parlois à elle, lui disant avec tendresse, « bon jour, bon soir, » & autres choses qui n'étoient du tout indifférentes. Or ceci dura six mois.

Enfin advint le jour où l'ami Bazu me dit: « Réjouis ton cœur, l'ami Pierre, ma mere » & ma sœur Genevieve s'en vont sortir » pour aller au marché, & c'est pour cela » que ma sœur Blanche restera toute seule » gardienne de la maison, & que pourons » deviser avec.

Et là-dessus encore me quitta l'ami, me fesant attendre en l'allée du Serrurier, qui étoit voisinne de la maison de mere Bazu.

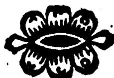
Il fut annoncer son desir à Madame Blanche, avec allégreté & bon cœur, car il aimoit grandement icelle, & au contraire ne souffroit du tout sœur Genevieve, qui

n'étoit si bonne & douce, fesant malices & méchancetés à tout un chacun, & sur-tout mere, sœur, frere & parents.

Cependent que j'attendois, mon cœur menoit grand bruit dedans moy ; mes yeux & mes pieds ne fesoient qu'aller & venir pour ce qu'ils étoient en une grande impatience; mais voilà Bazu qui retourne à moy toujours courant, & qui me crie : » Enfin s'en vont mere & sœur. Vois-tu » qu'elles partent. Viens tôt, viens; la » porte n'est fermée; entre premier, passe à » gauche, & monte par cettui escalier.

Aussy-tôt que nous fumes près la chambre de mon bel Ange, Bazu frappe & appelle; puis ne fesant nul semblant, en arriere doucement il se coule, & me laisse seul.

Or moy ne m'en doutant, je vois la gracieuse Blanche qui ouvre, croyant parler à son frere.





CHAPITRE III.

De ma très-grand témérité, & de la grosse colere de Blanche qui s'en ensuivit.

QUAND j'avisay que m'avoit quitté l'ami Bazu, aussi-tôt me quitterent force & courage, & tout tremblottant & soupirant, fis très-humble révérance à ma Dame Blanche, laquelle rougissoit, voyant mon grand embarras. Toutes fois m'assis près d'elle, par le commendement de sa bouche ; & moy levant mes yeux pour la regarder, & elle haussant les siens pour me voir, je me trouvay si tellement épris d'amour, que force luy fut de parler premiere.

Donc par feintisie elle commença à me parler des choses bien loin de son desir ; & moy répondant à icelles, j'étois soigneux de prendre garde si en la douceur de ses parolles, elle ne laisseroit aller quelques signes

d'amour, d'autant que ce que je n'osois dire de bouche, je le faisois entendre avec les yeux.

Cependent par trois & quatre fois voulant parler d'amour, la creinte de l'offencer retint ma langue. Voyant cela, elle me dit ainsi : » Mon Dieu, sire Pierre, la grand » dévotion que chaque jour montrez est si » émerveillable, qu'on vous croiroit, ne » plus, ne moins qu'un Moine. Or dittes-» moi bien, n'auriez-vous point vouloir de « l'être ?

Et moy en la place de répondre, me mis à lui demander si seroit pas Moinesse, pour ce que je voulois prendre réglement sur elle en toutes choses. La chere Blanche entendant ceci, la voilà toutte rouge & honteuse; toutte-fois elle répond, avec grand mignardise : » Jesus, Monsieur, quand je le » voudrois, ma mere y boutteroit empê-» chement, pour ce qu'elle ne le veut pas; » mais vous êtes en un cas tout autre, puis-» que Monseigneur votre pere a froc. » A » quoy je repliquay, » que ça fait-il, Ma-

» dame ? Quand mon pere» me voudroit
» Moine, mon cœur veut contre. » Eh!
» quoi donc veut-il votre cœur, ſe fit Blan-
» che grandement émue ? » Suivre les loix
» d'amour, repris-je tout bas.

Diſant cela le cœur me failloit, & le friſ-
ſon me tenoit par-tout mon corps. Blanche
voulant répondre, un ſoupir coupa ſa pa-
rolle, puis elle rougit & pâlit ; & renfor-
çant ſa voix, ſe mit à dire : » Eh bien
» Meſſire Pierre, qui eſt donc celle-là
» qui eſt votre amie ? » Madame, je n'oſe
» dire, étant ſerviteur très-aimant & non
» aimé. » Dittes toujours, (ſe fit Blanche qui
» tournoit ſa tête pour n'oſer me voir)
» dittes, qui eſt-ce ?

Alors je mets les deux genouils en terre,
& dis, avec larmes & ſoupirs, » c'eſt vous,
» ô Madame, vous en qui git ma vie &
» mon cœur.

Blanche, à ces parolles, toutte dolente
& muette, arrêta ſes regards langoureux
deſſus moy, & ſoupira, & dit, » las! Que
» je crains votre amour! Pourquoy, ô ma

» Dame ? ſuis loyal ſerviteur, & ne veux
» choſe autre en ce monde que vous plaire.
» Oui votre bonne grace a conquis mon
» cœur à tout jamais, & ne craignez que
» je ſois trompeur ; mieux aimerois mou-
» rir que ceſſer d'être votre, ou vous preſ-
» ſer à choſes contre votre honneur.

Ah ! malheureux Pierre, diſant ainſi, ne fus-je pas aſſez hardi que de prendre la main de Blanche, qui, pour ſa trop extrême émotion, plus ne me voyoit, ni ne m'entendoit & l'attirant à moy doucement, elle laiſſe tomber ſon beau viſage ſur le mien, & voilà que je ſens couler en toutes mes veines une chaloureuſe ivreſſe, & Amour rompit en moy ſi tellement le frein de reſpect, que je ne pus retenir mes levres de toucher les ſiennes, & d'y attacher un très-amoureux baiſer.

Sentant ceci Blanche, elle ſe leve tôt, & s'enfuit de moy avec grande abondance de larmes, que les miennes ne ſont capables d'arrêter, pour ce qu'avecque une grande vîteſſe elle ſe retira en une cham-

bre, & ferra la porte après foi.

Jamais ne me put fervir de rien de la fupplier avec mes amoureufes parolles, qu'il luy plut prendre de moy toute fatisfaction : feulement elle me dit de là-dedans, avec colere : » O déloyal & difcourtois, plus que » mes parolles peuvent dire & que mes » yeux penfent avoir jamais vu, n'y a » plus nulle fatisfaction à fi grand défa- » mour & témérité. »

Et moy écoutant cecy, & creignant pour plus grand furcroit le retour de mere & de fœur, tout honteux & tout mourant que j'étois, m'en revas en mon College.





CHAPITRE IV.

LA SERENADE.

JE reſtay deux heures hors de ſens, repréſentant plutôt un mort qu'un vivant, tant le déſeſpoir s'étoit enfoncé en moy, regardant ſans voir, & rêvant ſans pancer rien; puis après frapois mon cœur & mes joues, tirois mes cheveux, tapois du pied, déchirois ma vêture, & me ruois furieuſement ſur mon lit & par terre.

Mon féal ne tarda à venir me rejoindre; & me voyant en une poſture à tirer des larmes aux plus durs cœurs, il s'enquit de moy, pourquoi cela, & coment?

Je fis confeſſion de tout au pauvre ami, qui me dit choſes conſolantes, prometant d'aller apaiſer Blanche.

Et il y fut pour l'apaiſer, & il revint triſte, & me dit, « j'y retourneray. » Et ainſy paſſa quinze jours allant & venant.

La derniere fois plus joyeux étant que de coutume, il m'annonce que la colere de Blanche, ma bien aimée Dame, aura finition bien tôt, ſelon qu'elle a dit elle-même. Tout à l'inſtant voicy le dous eſpoir qui fait ſourire mes levres, ſe coule en mon cœur & le deſſerre.

Le ſoir venu, je fus avec mon très-bon ami ſous la fenêtre de ma Reine, puis prenant ma guittare de deſſous mon bras, & puis élevant mes regards vers la fenêtre, je chantay ces douces parolles avec force larmes & ſoupirs, qui par fois interrompoient mes chants énamourés.

COMPLAINTE.

Ier. COUPLET.

FAUT que je vive en la douleur
De ne plus voir celle que j'aime.
Hélas! plus grand fut mon bonheur,
Plus ô ma peine êtes extrême.
Contentement d'amour très-dous,
Si venez, pourquoy fuyez-vous?

II. COUPLET.

IIe. COUPLET.

Parfois tout court m'arrêteray,
Et fixeray mes yeux en terre,
Et puis au Ciel les haufferay,
Difant dans mon angoiffe amere:
Contentement d'amour très-dous,
Si venez, pourquoy fuyez-vous?

IIIe. COUPLET.

Ah! baifer de miel & de lait,
Que ma bouche a pris fans licence;
Du grand plaifir que m'avez fait,
Faut donc que j'aye repentence:
Contentement d'amour très-dous.
Si venez, pourquoy fuyez-vous?

IVe. COUPLET.

L'autre hier gronder la voyant,
Près le lieu où elle eut mon ame;
M'en affligeois, imaginant
Que cela n'offençoit ma Dame:
Contentement d'amour très-dous,
Si venez, pourquoy fuyez-vous?

Ve. COUPLET.

Las me langourer je voulois;
Mais quand je vis fa grand colere,
Un foupir que je commençois,
Tout craintif n'ofay le parfaire:

Contentement d'amour très-dous,
Si venez, pourquoy fuyez-vous ?

Cependent que je chantois ces versets qu'avois fait moi-même, Blanche tout doucement ouvrit sa fenêtre, à celle fin de mieux entendre, ou peut-être pour nous faire à savoir qu'elle entendoit, ce que remarquant, j'interrompis ma voix, & chantay ces autres parolles, plus tendrement amoureuses.

APPEL A MA DAME.

Ier. COUPLET.

O Toi, la Dame de mon cœur,
Tourne vers moy ta douce oreille;
Viens-ça écouter mon ardeur
Et ma détresse non pareille.

IIe. COUPLET.

Pour me donner soulagement,
Perle d'amour, belle mamie,
Donne un regard tant seulement
A moy qui t'ay donné ma vie.

Blanche, ma Reine, entendoit cette chanſon avec telle bienveillance & bonté, qu'elle mit gracieuſement la tête à la fenêtre pour me donner cette conſolation que je la viſſe, & alors plus ne chantay, occupé que j'étois de mes ſoupirs.

Tout auſſi-tôt l'ami Bazu ſe mit à luy adreſſer ſon parler; mais onc ne voulut répondre la douce & cruelle maîtreſſe, & quand lui parla Bazu de me permettre retourner en ſa chambre, Blanche retira ſon beau viſage, & pouſſa la fenêtre, diſant toutefois, » adieu, bon ſoir. »

Là-deſſus ſe mit à me reconforter extrêmement l'ami Bazu, en me remémorant les douces paroles & l'air de débonnaireté qu'avoit eu Madame, & puis après nous en retournâmes au College, où nous attendoit le Portier, gagné par argent.





CHAPITRE V.

Comment sœur Genevieve s'en va parler à sœur Blanche, lui faisant la plus grand chere du monde.

CEPENDENT que se couchoit ma belle Amie, voilà qu'elle entent du bruit à la porte. C'est la sœur Genevieve qui tout doux gratte, & dit tout bas : » Sœur » Blanche, viens ça ouvrir à moi.

Blanche ayant ouvert : » Je viens cou- » cher avec toi (se dit Genevieve toute nue en chemise ;) & puis fermant douce- ment la porte, se coucha, disant : » N'é- » toit-ce pas le jeune Pierre qui chantoit » tout à cette heure à nos fenêtres ? » Oui da, répondit Blanche, un tantet émue.

Là - dessus Genevieve s'approchant de l'oreille de Blanche, reprit, » l'aimerois-tu

» pas, petitte sœur ? tiens, dis bonnement : »
» non pas, se fit Blanche dont bat fort le
» cœur, connoissant l'adresse & méchanceté
» de sœur Genevieve.

Et cette-là jetta ses deux bras au col de Blanche, & la baisant deux & trois fois, luy crie, avec joie & allégresse : » Sainte
» Marie, que tu me donnes d'aise de n'aimer
» Pierre le Long ; c'est un si beau garçonnet,
» & j'ai en fantaisie qu'il soit mon ami, pour
» ce que j'aime sa gentillesse & douceur.
» Il m'est avits, du depuis un long-tems,
» qu'il me suit en touttes les Eglises & Pro-
» cessions ; & souventes-fois il a les yeux
» fichés si tendrement sur moy, m'envoyant
» soupirs si doux, que ne puis du tout rete-
» nir mon cœur d'être sien ... Ah ! ma chere
» bonne amie, c'est grand plaisir quand
» on aime. Je ne l'avise pas une petite
» fois ; il ne boutte pas un pied devant
» l'autre ; il ne remue pas tant seulement
» la tête, que me voilà l'ame toutte en
» joie. Or donc, Blanche, faut qu'il soit
» mon bon ami, & que tu me donnes aide
» en tout cela.

Blanche trifte en dedans, mais en dehors ne paroiffant du tout émue, répondoit choses indifférentes, retirant fa penfée en elle-même de telle forte, que Genevieve la croyoit fa confidente.

Mais Blanche entroit en grande jaloufie contre fa fœur, craignant que par careffes & mignardifes, elle ne m'attirât au change. Et pour cela, ma pauvre amie, fe promit en elle-même, que dès bientôt elle reverroit fon ferviteur, & feroit défâchée.

Hélas! c'eft de cettui heureux & malheureux jour que Blanche, qui fut toujours ma chere & unique amie, commença à brûler pour moy d'amour très-extrême, felon que depuis elle m'a avoué, ayant grand defir d'être la mienne femme : mais autant en vouloit à part foi Genevieve, qui étoit l'aînée; ce qui nous fit choir en très-grands malheurs, comme verrez dans la fuite.





CHAPITRE VI.

Coment je tombe en grand tentation, trouvant la douce Blanche endormie, & coment je la quitte, non pas ſans pluſieurs baiſers.

TRois jours étant coulés que j'attendois la grace de ma Dame, l'ami Bazu, retourné chez ſa mere, monte en la chambre de Blanche qui étoit à filer du lin avec Genevieve ; ce qui d'abord empêcha l'ami de ſonner mot de mes amours.

Mais mere Bazu ayant appellé ſœur Genevieve pour avec elle aller à Vêpres, laiſſa Blanche & l'ami ſeuls en la maiſon.

Blanche ne ſe tenoit de dormir, pour ce qu'elle filoit du lin de puis trois jours & deux nuits. Bazu la trouva grandement radoucie à mon endroit, voire même que

tout en dormant elle luy bailla la licence de me faire venir.

L'ami Bazu, qui ne vouloit perdre tems, crut que c'étoit pour tout à l'heure, & il sort d'auprès d'elle pour me l'aller dire.

O que je fus transporté d'une grande joie, quand ce vint que j'appris le bon vouloir de ma Dame, & d'abord je m'en courus vers elle, laissant l'ami travailler en ma place.

Je me mets à frapper en arrivant, & n'oyant personne venir, ni bouger en toutte la maison, je menay un plus grand bruit, remuant le marteau; mais c'étoit vain : ce qui fit que je secouay la porte, qui n'étant bien close, se trouva d'abord ouverte.

Et alors j'entray, & montay l'escalier avec grands battements au cœur, & puis j'arrivay à la chambre de Blanche, où l'avisay sur son lit dormant.

Ah! quelle grand chaleur je me sentis en l'ame, voyant ma douce amie sa tête panchée sur le côté de droitte, ses bras étendus & demi nuds, blancs & rondelets : ses

tant mignonnes mains, tenant mouchoir & collier deffaits, le petit corset demi ouvert.... O que de trésors, où vont mes yeux se promenants çà & là.... ô combien de charmes non encore vus par des yeux humains! Un col blanc de neige, un sein franc & grassouillet, & puis deux belles & plaisantes pommes non entieres, sont à découvert. Or le genouil gauche haussé beaucoup & soûlevant le court jupon, permet d'aviser aisément la leste jambe, & si fin étoit le jupon, que mes yeux dévorants sembloient y voir la forme cachée, & en embrasser les contours.

Il me sembloit, en ce moment, que le malin esprit me tiroit par mon coude, & me disoit : » Pierre, viens ça, viens voir » combien sont belles & parfaites les choses » qui se laissent adviser; mais celles-là que » tu devines, bien encore plus belles & » désirables sont-elles ... Vas, vas, si dort » cette belle aux beaux yeux, c'est pour » te laisser liberté plus grande en tes actions » amoureuses. N'est-ce pas par le comman-

» dement qu'elle a donné tout à cette heure
» que tu es ici ? Or c'eſt donc par feintiſe
» qu'elle dort, n'ayant eu le tems de cela.
» O Pierre, ſans crainte de déplaire à icelle,
» ceuille, ceuille la fraîche roſe d'amour.

Touttes-fois feſant reflexion ſur cela, je repouſſay loin le Diable ; & un remord m'étant entré au fonds du cœur, je me jettay à deux genouils par terre, feſant priere à Dieu qu'il fît rentrer en moy la vertu de pudeur.

» Ah ! que je ſuis bien marri (diſois-je
» enſuitte, me coignant ma poitrine avec
» mon poing) d'avoir laiſſé entrée dans
» ma tête à choſes ſi contraires à l'hon-
» neur & chaſteté de la plus chaſte & la
» plus honorable pucelle qui onc ſe ſoit vûe :
» faut n'avoir ni amour, ni vergogne, pour
après le baiſer de ſa bouche, oſer encore
» offenſer plus une ſi vertueuſe Maîtreſſe.

Diſant ainſy, je voulois baiſer la terre, & m'appuyant deſſus mes deux mains, je m'inclinois ma tête dévotieuſement, voilà-t-il pas auſſy-tôt Blanche qui ſe remue, & pouſſe ſon pied contre moy tout proche.

Alors ne ſe put retenir ma main de toucher brûlante ſon pied mignon, puis ma bouche de le baiſer & rebaiſer, puis mes yeux de s'ennyvrer d'une amoureuſe volupté, ſi que je demeuray en une longue extaze, mon cœur n'étant aſſez ſuffiſant pour ma joie trop extrême.





CHAPITRE VII.

Comment par adresse de sœur Genevieve, mere Bazu est acquiessante à ma requête, & coment je suis en la plus plaisante joie qui se puisse.

CEPENDANT mere Bazu & sœur Genevieve étoient arrivantes touttes deux en la maison, s'appellant Blanche de toutte leur voix.

Moy qui étais peureux d'être surpris, me coule le long de l'escalier pour chercher une cachette près la porte.

Genevieve qui avoit une oreille dessus l'escalier, ne bougeant, me vit que je venois à elle, & elle crie haut à sa mere : » Haa ! » Voilà Messire Pierre qui est icy, Madame ma mere.

Et là-dessus elle me fait mainte & mainte questions ; & moy lui répondant, lui avoue que c'est le Dieu Amour qui m'a amené icy,

& la prie qu'elle me ſoit favorable ; ce qu'elle me promet, me faiſant un ſourire gentil & doux, avec un regard bien voulant, pour ce qu'elle croyoit que ne pouvois aimer autre qu'elle.

Quand je fus en la préſence de mere Bazu, d'abord elle refroigna ſon ſourcil, me regardant rudement ; mais Genevieve ſe met à baiſer ſa mere beaucoup, feſant force petites mignardiſes & gentilleſſes, diſant que j'étois venu par congé du ſien frere, pour révérencier mere & ſœurs loyalement, & comme cela convient. Mere Bazu ne put tenir aux douces blandices de ſa fille la mieux aimée, & lors elle me gracieuſa amiablement, diſant :

» Eſt-ce à bon eſſien que vous venez » voir ma fille, dittes-ça, mon jeune ami ?

« O ! oui da, Madame Bazu, me fis-je, » & tiendray à très-grand heur ſi avez en » fantaiſie que je ſois vottre gendre & le » ſien mari.

Et comme mere Bazu trouvoit que j'étois en une trop mince jeuneſſe, voilà Ge-

nevieve qui la recaresse, & puis se retournant devers moy, se met à dire : » Madame ma mere est sage & bonne, & sçait » cela qui convient ; combien donc êtes-» vous âgé, Messire Pierre ? De vingt-huit » années, dis-je, vienne la saint Gilles.

Et Genevieve là-dessus trouvant que je n'étois trop jeune, regarda mere Bazu, parlant avec les yeux ; ce que voyant la mere, elle se met à dire : » Soit donc, sire Pierre ; » mais faut que Monseigneur votre pere s'en » vienne me dire le semblable, & lors se » pourra faire qu'ayez contentement.

Quand tout cela fut dit, je m'agenouillay vîte, & baisay la robe de mere Bazu ; puis sans plus mot dire, m'en vas trouver l'ami qui est au College, & j'étois en une si telle joie, que ne pouvois quasy cheminer.





CHAPITRE VIII.

Coment je tombe tout d'abord en un grand deuil, & coment l'ami Bazu me baille un prompt & ſage conſeil.

ET ayant oui comme je venois d'être acceuilli de ſœur & de mere, auſſy-tôt il ſe dépitte bien fort, & puis levant les mains & les yeux contre le Ciel, le voilà qu'il s'écrie : » Ah ! pauvre ami, pauvre ami Pierre, » Genevieve eſt ſottement énamourée de toi, » voire même qu'elle l'a confeſſé à mere » Bazu, qui eſt affollée d'icelle, & ne ſe » départira de te la bailler, pour ce qu'elle » veut la marier premiere, étant l'aînée. » O accident déplaiſant & fâcheux : las ! » & que te faudra-t-il devenir ? ... Mais » ſi nous allions tout à l'heure viſiter ton » révérend Pere, à celle fin que d'abord il

» te donne son consentement, & que par
» après il advise ce qui sera de faire,
» Viens ça donc, pauvre ami, & ne te laisse
» aller à trop vive détresse; faut des obs-
» tacles pour être grand en amour comme
» en toutte chose.

A ces mots, de gros soupirs me failloient de l'ame, & tout en silence suivois piteusement l'ami Bazu, comme fait la brebis des champs qui est menée en une ville.

Hélas! j'avois bien le cœur si navré, que si fortune eût voulu me donner contentement, autre cœur encore luy eût fallu me donner pour le recevoir.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE AMOUREUSE

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

Coment Pere Gardien ayant oui mon cas, il ne me baille son consentement pour les raisons cy-après déduittes.

O AMANTS qui aimez bien, qu'avez de croix & de souffrances à éprouver ! ô

combien vous faut mourir de fois avant que de vivre en la douce joie d'amour!

Quand nous fumes au Couvent, & que l'ami eut tout dit, Monſeigneur mon pere nous bénit, & puis m'adreſſa ainſy ſon parler ſévere.

» François Pierre mon unique fils, dé-
» toupe icy tes oreilles, & écoute-moy bien
» ces choſes pour ce qu'elles ſont merveil-
» leuſement bonnes & ſages. Eh! quoi?
» toi qui es un fils de Gardien, te peux-tu
» ravaler ſi bas de faire autre métier que
» celuy de ſainte Egliſe? Autant le chétif
» goujat eſt en ce monde, bien loin au-
» deſſous d'un gros Roy, autant iceluy eſt-
» il mince devant le plus moindre de mes
» Capucins. Si tu vois les enfants de ce
» monde damné être ſoucieux des biens
» tranſitoires, & en amaſſer de groſſes pilles
» en leurs coffres, laiſſe-les faire; Dieu per-
» met, pour ſa gloire, qu'en ayons toujours
» plein notre ſuffiſance. Las! mon fils,
» aviſe-tu comme jà le monde ſe détrac-
» que & va chaque jour s'amoindriſſant,

» ce ainsi qu'il est écrit ès prédictions de nos
» Peres ?

» Quand la fin finalle adviendra,

. . . .

. . . .

» Lors un chacun deviendra riche,
» Tant plus sera sot, larron, chiche;
» Tant moins aura-t-on de l'honneur,
» Tant plus sera-t-on grand Seigneur.
» Suffira d'avoir jeune hure,
» Petitte ame & large écarrure,
» Laides guenons, singes bottés,
» Comme Patrons seront festés,
» Anes seront assis en chaire,
» Et les Docteurs debout derriere;

» Or ça vois toi-même si peut encore le
» monde être de longue durée. Faut-il pas
» mieux, Pierre mon fils, que sois un beau
» & grand Capucin, convertisseur des in-
» fideles à cet fin finalle, & que tu ne te
» maries, mais bien que renonces à tout pour
» n'avoir faute de rien.

M'ayant dit ces choses, Monseigneur mon pere en adjoûta encore bien d'autres qui n'étoient, ne plus, ne moins sancées;

mais ne voiant venir ma réponce, tout fâché le dos me tourna.

Et moy m'en allant tout piteusement avec l'ami Bazu, luy disois, » pour quoy cela » me veut-il Moine, Pere Gardien? puis- » je pas être saint marié, comme saint » Capucin?





CHAPITRE II.

Coment l'affligée Blanche se croit délaissée par moy, & coment je m'en cours chèz elle, pour ce que je la détrompe.

VENEZ tous qui avez les sourcils si difficiles, que ne pouvez rien voir de bonne grace, venez & oyez mes complaintes amoureuses; vous allez être mus de pitié, vous allez épendre des ruisseaux de larmes.

Hélas ! les miennes devenoient ma nourriture la plus coutumiere, & quand forcément j'étois parmi le monde, encore étois-je toujours seul avec mes amours & afflictions.

Or, voicy les Complaintes que je fesois, & que ne pus me retenir de coucher dessus un papier.



COMPLAINTE:

Ier. COUPLET.

O mes ennuis! ô mes ennuis!
Baillez-moy treve, vous en prie;
Sans en mourir du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie.
Baillez-moy treve vous en prie.

IIe. COUPLET.

Non que me plaigne de ſoufrir,
C'eſt douceur de ſoufrir pour elle;
Mais las! ſi me faites mourir,
J'ay peur que chagriniez ma belle,
J'ay peur que chagriniez ma belle.

Et tandis qu'ainſy ne feſois que me douloir, mere Bazu & ſœur Genevieve voulant s'éjouir, dirent à ſœur Blanche, que voilà que je vas avoir femme bien aimée de moy (ne nommant Genevieve,) mais diſant encore autres choſes qui jettent Blanche en un grand deuil.

Et la pauvrette croyoit que pouvois avoir changé, pour ce qu'elle m'avoit montré, pour le baiſer de ſa bouche, une ſi très-groſſe fâcherie.

J'appris cela de l'ami Bazu, qui ne l'avoit détrompée, n'en ayant eu le tems, car il étoit ja tard, & moy je m'encourus vîte en la maison, voulant parler à elle, au risque d'être vu à la clarté de la lune.

D'abort j'avisay la porte qui bâilloit, & tout calinement je la pousse & regarde partout. Ne voyant nulle personne, je me glisse avec vîtesse dans l'escalier, & puis là j'entens mere Bazu qui coupe une galette, & en baille à sœur Blanche & à sœur Genevieve.

Or, celles-cy tenant leur morceau, s'en viennent dans l'escalier, Genevieve poussant Blanche par-derriere, pour ce qu'elle aille plus vîte.

Moy là-dessus je monte, enjambant vittement trois & quatre échelons pour un coup; & la porte de Blanche étant ouverte, m'y voilà entrée, cherchant une cachette.

Or y avoit près la ruelle du lit un grand & beau portrait, lequel étoit décroché de sa place, & posé de son haut, soutenu par le lit. Je me boutte derriere dessus mes deux genouils, pour être d'autant mieux caché.



CHAPITRE III.

Coment iceluy portrait me jette en des trances non pareilles.

QUAND cela eſt fait, Blanche arrive, & Genevieve va ſautillant à l'entour d'elle, & puis ſe trémouſſant gaillardement, & riant le long de la chambre, puis tout d'un coup elle s'arrête, & dit : » Jeſus, ma mie, voilà » une portraiture qui eſt tout le ſemblable » de Pierre. Baille-la moy, je te prie, petitte » ſœur, toy qui n'aimes du tout iceluy, je » ferois aiſe de l'avoir un peu en ma cham- » brette.

La pauvre Blanche qui étoit quazi larmoyante, répondit ; » Vous ſavez bien, ma » ſœur, que c'eſt là l'effigie de Monſei- » gneur notre grand pere quand il fut jeune, » & que Madame ma mere la veut icy &

» non ailleurs ; or ça laissez-moy seulle, si
» voulez me bailler soulagement.

Genevieve ne répondant à Blanche, s'en vint tout contre le portrait pour le mieux aviser, le regardant en face & de côté, & voilà qu'elle le remue, & le pousse, & puis elle le haussoit & le baissoit beaucoup, disant toujours qu'il étoit le semblable de moy.

Or moy qui étois derriere, me rappetissois & retenois mon soufle, & ne savois là où me fourer ; ce qui dura un très-long-tems.

Mais enfin Genevieve, qui est étourdie, entendant Blanche qui soupire & s'afflige, se met soudainement à rire & chanter, & puis gaillardement s'en va hors.





CHAPITRE IV.

Coment je me mets en une fureur déſeſpérée.

DE's que ſe voit ſeule la chere & affligée Blanche, elle court tôt à la porte, ſe ferme en dedans, & puis elle vient au portrait, & s'étant ſiſe tout contre, le regardant avec amour, elle parle à luy tout comme ſi c'eſt moy, diſant doucement :

» O mon Dieu ! cela eſt-il véritable, » Pierre, qu'ayez pu ſitôt mettre dans l'oubli » celle-là qu'avez aimé une fois ? Eh ! que » peut donc votre amour reprocher au mien ? » Qu'ai-je fait à vous que de vous aimer » de toutte la force que je puis ? Mais las ! » pardon, mon cher Pierre, ne creignez » que me plaigne plus davantage : ſi autre » que moy peut vous faire heureux, rien ne » faut plus à Blanche. Hélas ! peut-être a » t-elle offencé votre amour ne s'en dou-

» tant], peut-être il eſt trop peu de graces » en elle.

Là-deſſus la pauvre Blanche ſe met à pleurer, & moy honteux, qui avois joui de touttes ces choſes, allois me découvrir, quand j'entens ſa voix langoureuſe qui chante ainſy.

COMPLAINTE.

Ier. COUPLET.

Ou donc eſt-elle
Cette tant belle,
Celle-là dont tu es l'ami;
Pour ce que je la ſerve auſſy?
Si t'a cauſé du dommage
Ma trop extrême rigueur,
Mets tes yeux ſur mon viſage,
Et ta main deſſus mon cœur.

Où donc eſt-elle
Cette tant belle,
Celle-là dont tu es l'ami;
Pour ce que je la ſerve auſſy?

IIe. COUPLET.

Las! ne gêne en rien ton ame,
Peux bien t'aimer ſans eſpoir,

Peux bien te cacher ma flamme;
Mais non vivre ſans te voir.

Où donc eſt-elle
Cette tant belle,
Celle-là dont tu es l'ami;
Pour ce que je la ſerve auſſy?

III. COUPLET.

Non jamais ton oubliance
Ne fera trahir ma foi,
Non jamais n'auray puiſſance;
D'avoir autre ami que toi.

Où donc eſt-elle
Cette tant belle,
Celle-là dont tu es l'ami;
Pour ce que je la ſerve auſſy?

Plus ne me fut poſſible d'ouir ces propos ſi très-dous ſans tomber en ſymcope. Et ma chere amie en ce moment approcha ſon beau viſage du portrait, & s'étant miſe à deux genoux, de ſes levres elle va le toucher, quand moy qui oyois cecy, je pouſſe avec mon bras le porttait bien loin à la renverſe, & j'apparois aux yeux de Blan-

che étant à genoux, & elle encore ; puis de ſorte poſturés, l'un & l'autre demeurâmes muets un long tems, par la grand force du plaiſir.

Et après me fallut la détromper, luy faiſant récit de mon advanture avec mere Bazu ; & de celle avec mon pere le Gardien, & puis je luy parlay en ces mots.

» Madame & maîtreſſe, nous ſommes en » une ſituation déſeſpérable, comme voyez » aſſez. Or, pour que plus jamais n'entriez » en ſoupçon contre votre fidele ſerviteur, » & que ne ſoyons troublés dans nos affec- » tions, il me vient à l'eſprit un bon avi- » ſoir. » Quel eſt-il, ſe me dit Blanche avec bonté? » C'eſt, Madame, luy fis-je, » qu'aillions en une Egliſe qui n'eſt loin d'i- » cy, & que là nous jurions de jamais n'avoir » d'autre épous, ni d'autre épouſée que nous.

» O mon très-cher amoureux, ſe met à » dire Blanche, ſi vous voulez ſerment de » vous aimer juſqu'à mourir, le vous fais » tout maintenant, mais autre ſerment ne » vous peux faire. » Ne le pouvez, repris-

je, tout pâle & ébahi. » Non da, mon bon » ami, ne le puis, ne vous non plus, étant » en puissance de pere & moy de mere; » faut s'aimer bien quand on est amants, » mais faut encore tant plus aimer Dieu » & obéir à luy qui nous a baillé des peres.

J'eus beau pleurer, & me douloir, & faire entendre qu'allois mourir surement si elle ne juroit. Blanche me répond qu'aussy mourra-t-elle, & mieux vaut mourir qu'ébrécher sa vertu en quelqu'endroit que ce soit; & à cela je m'écrie.

» Sainte Notre-Dame, & si mere Bazu » vous bailloit ordre de prendre un mari » autre que moy, le feriez donc? » Si le » ferois, sans doute, ce me répond-elle.

Aussy-tôt voilà que je pâlis & rougis avec un grand tremblement de tout mon corps, & puis la frénésie d'amour si fort me prent, que sans plus mot dire, m'en cours en grande vîtesse, me disant à moi-même: » Allons, allons mourir, mieux vaut être » mort une fois, qu'être malheureux tou- » jours.

Et bientôt je vis devant mes yeux un Puits, & le voyant, mon cœur bat de joie & de fureur. Lors de bien loin prenant mon élan, je cours ſus & ſaute, m'enfonce dedans précipitamment, & dégringole avec bruit tout au fond.

O douce & bonne providence, qu'avez affaire pour veiller au ſalut de nous autres pauvres amoureux!





CHAPITRE V.

LE PUITS.

L'AMI Bazu n'avoit pu me ſuivre, en étant empêché par ſon travail, lequel fini, il s'en vint me rejoindre, cheminant au clair de la lune.

Comme il s'y en venoit, étant proche de la maiſon à mere Bazu, il voit la pauvre Blanche, qui, après moy, court toutte affolée de freyeur, & il la ſuit, & ils me voient que je me jette dedans le Puits.

Alors ils meinent grand trein de cris & de ſanglots, ſi que je les entens, pour ce que je n'étois tombé dedans l'eau, mais bien dedans le trou du mur, où étoit beaucoup de terre, & cela m'avoit empêché que je me fiſſe mal.

Quand ils ſont ſur le rebort du Puits, je leur ſignifie ces choſes.

Voilà la chere Blanche qui pouſſe un

grand cri dejoie, & l'ami Bazu qui me desſent tout vittement le ſceau, pour ce que je me boutte dedans.

Moy là-deſſus le refuſant, je crie que me faut être tout à cette heure uni à Blanche par ſerment, ou noyé, & que rien plus ne me peut départir de mon vouloir.

Et la pauvre Blanche a beau ſe douloir & ſe dépiter, furieux que je ſuis, gronderies & prieres de ma chere maîtreſſe, me trouvent ſourd & muet : ſur quoy le bon ami Bazu eſt tout pleurant, & prie la très-vertueuſe amie de n'être ſi dure à mon endroit.

» O toi, ma pauvre ſœur, ſe diſoit-il, » prens compation du cas de Pierre, & ne » le laiſſe mourir par faute de ſerment.

A ces choſes Blanche ne vouloit acquieſſer, & moy qui l'oyois de mes oreilles, me plonge, déſeſpéré, dedans l'eau tout au fond.





CHAPITRE VI.

Coment fut nommé ce Puits le Puits d'Amour.

MA pauvre amie faillit mourir ; & revenue à elle, me cria long-tems par ferment, qu'à tout elle confentoit, fi voulois feulement remonter bien vitte.

Tant le cria la bonne amie, que revenu deffus l'eau, je l'entendis affez ; ce qui fit que par la main j'attiray à moy le fceau, puis avec effort, me mets à pied dedans & voilà que l'ami Bazu & ma bonne amie fe pendent à la corde.

Or la corde, qui trop vieille étoit, cracquoit fort, chaque fois que ma mie & le frere donnoient le tour de bras, & avec de grands efforts, ils me fefoient remonter petitement, moy tenant d'une main la corde, & de l'autre me garant du mur,

qui me heurtoit de çà & de là.

Cependant tant plus j'étois haut en l'air ; & preſt à être dehors du Puits, tant plus auſſy étoit grand mon péril.

Souventes-fois mon poids entraînoit iceux, qui du pieds contre le bort ſe retenoient ; & puis après une grand ſecouſſe qu'ils donnoient, la corde recraquoit d'autant plus fort. Et voilà donc que tout mourants & tout ébahis, ils n'oſoient quazi plus ne hauſſer, ne baiſſer, & prioient nos ſeigneurs les Saints de faire requête à Dieu pour moy.

Or, jugez voir des ſouffrances & tortures qui navroient le cœur de ma pauvre amie. O amour ! ô amour ! puis-je aſſez te regracier ? C'étoit donc toi qui luy baillois tant de force & de courage ; & quand ſes mains ſi foibles & mignonnes, empoignant cette groſſiere corde, étoient meurtries & déchirées, tu luy endormois ſa douleur ; pour ce qu'elle ne ſongeât qu'à moy.

Pourtant je m'approchay du bort, & m'y crampонnant avec les mains tout de mon

mieux, je me veux lancer dehors ; mais les pierres deſſus qui je m'appuie les poings, s'échappent ſoudainement, & font qu'une grand partie du rebort croule tout à l'entour de moy, ſur quoy je me coignay rudement le nez.

Touttefois ne perdis courage; & me reçramponnant de nouveau, je fis tant & ſi bien de mains, de genouils & de pieds, que je me roule dehors.

Lors baiſant la terre en toutte humilité, & puis élevant mes regards devers Blanche, luy demande, avec larmes & à mains jointes, excuſe & pardon, & elle, qui toujours fut ſi très-douce, ne pouvant me gronder un mot, me paſſe ſes deux bras deſſous mes coudes, pour ce que je me releve plutôt.

Relevé que je fus, elle mit ſa main deſſus le Puits, comme moy la mienne, & ainſy prenant le ciel & l'ami pour témoins, nous jurames un amour ſans fin.

C'eſt pour ce qui nous advint à ce Puits, que tôt après je le fis bâtir à neuf, & y

ayant inſcrit de ma main cecy:

L'Amour m'a fait.

Ma mie luy bailla le nom de

Puits d'amour.

Or, pour n'être trop pourchaſſés de la foule qui s'en venoit à nous, l'ami Bazu nous fit entrer en la boutique de Maître Grillet, Marchand Fripier, lequel me vendit de ſes nipes; & pendant que je m'accoutrois, l'ami nous parla ainſy.





CHAPITRE VII.

Coment l'ami Bazu me baille une belle marque de son amitié, & ce qui s'en ensuit.

» PUISQUE le serment est fait de toujours vous aimer l'un l'autre, il n'en sera ne plus, ne moins de vous faire marier en face d'Eglise. Or, il y a icy bien près un bon & saint homme qui marie quand on a bonne amitié & volonté des deux parts : il peut vous servir courtoisement, voire même tout maintenant si voulez venir, & le vous conseille fort, pour ce que cela étant fait, ne se poura plus que Pere Gardien & mere Bazu y bouttent encore empêchement.

La pauvre chere amie ayant oui ces parolles, trembla de tout son corps, & moy sautant en l'air par joyeuseté, je baisay beaucoup l'ami Bazu.

Tout aussi-tôt après je regarde Blanche très-amoureusement, sans lui mot dire, & la prens dessous le bras, & puis passant par une secrette porte, nous en allons chez le bon & saint homme, là où nous attent le Mariage en une Chapelle, avec témoins.





CHAPITRE VIII.

LE MARIAGE.

BLANCHE étoit encore répugnante à cela, grondant toujours, mais allant. Bientôt rencontrames le logis du mien Sauveur, qui, par douces parolles, attira ma mie dedans la Chapelle, & puis il cérémonia, & ma mie dit, » oui, » & moy encore.

Quand fut dit le mot, voilà Blanche qui semble toutte morte, tant elle se fait pâle & languissante; & moy aussi-tôt, par soins empressés & chastes caresses, la fais revivre la bonne amie; mais las! ce n'étoit que pour soupirer & pleurer, puis quereller frere & ami, & demender à deux mains pardon à la mere Bazu.

L'homme bon & saint la laissa plorer un petit moment, & si tellement après laconsola, que ce fut merveille; puis ensuitte prononça que seroit la fenêtre de l'épou-

ſée toutte nuit ouverte pour ſon époux ; ce qui fit monter grande rougeur en la face de ma bien-aimée, voire même auſſi à moy & touttefois promit-elle, par ſon ſilence, que ſeroit obéiſſante à ſes commendements ; mais après voulut tôt ſe retirer, ſans ſouffrir que je parlaſſe à elle, & ſans qu'un de ſes beaux regards voulût ſe tourner ne deſſendre devers moy.

Dès que l'ami eut remené ſœur Blanche en la maiſon de mere Bazu, qui de rien ne ſe doutoit, il s'en revint me trouver chez le bon & ſaint homme, qui tout près luy me fit loger, pour ce que je n'oſois retourner en mon College, creignant que ja mon aventure n'y eût fait bruit.

Et de fait elle alloit ſe rependant par tout Paris, aucuns racontant icelle ſous mon nom, & aucuns ſous d'autres.

Or, il advint que Genevieve étoit chez une ſienne voiſinne, là où elle apprit tout cela qui étoit arrivé au puits, fors le mariage.

Revenue à ſouper, Genevieve ne ſonna

mot : mais tout après priere faitte ; elles disent bonne nuit à mere Bazu.

Et quand elles sont bénittes, les voilà montées chez Blanche, dont la fenêtre ja étoit ouverte ; ce que bien remarqua Genevieve pour notre grand malheur.





CHAPITRE IX.

Coment Genevieve fait une ruse contre Blanche; & moy la plus pleine de déloyauté que se puisse.

GENEVIEVE, méchante qu'elle étoit, se mit à regarder à la fenêtre & à parler de moy, disant : » Petitte sœur, m'est avits » que Pierre le Long, mon amoureux, » est tout la bas qui se promeine, venant » icy. Ne sais pourquoy j'ay en ma tête que » ce soir il me viendra chanter Chansons » d'amour, tout ainsy qu'il a fait n'a pas » long-temps. Or donc toi qui ne l'aimes, » comme ja me l'as dit, laisse que je sois » seule en ta chambre, & t'en vas coucher » en la mienne, à celle fin d'y goûter un » dous dormir, n'étant troublée par des » colloques d'amants.

Las ! bien fort elle souffroit, ma pauvre chere amie; mais feignant de rire, elle disoit, » non, » & dehors poussoit Genevieve, qui se défendoit, tenant la porte avec ses mains.

Or, ma chere épouse, qui étoit plus mignarde & délicatte que la sœur aînée, ne pouvoit pousser fort; & voilà que Genevieve en profitte, se retournant, prenant dans ses deux bras la pauvre petitte, elle la presse, & puis l'enleve de dessus ses pieds, & s'en va, la jettant dehors rudement; après quoy elle rentre dedans la chambre & s'y enferme.





CHAPITRE X.

Coment Blanche fait priere à Genevieve, & ce qui en advient.

D'ABORT la chere amie heurta contre avec le pied & la main ; mais l'autre, pour encore lui faire plus grand déplaisir, tire le verroux, & contre elle fait des risées ; ce qui, tout-à-fait, dépitoit Blanche. Mais tant plus la pauvrette se fâchoit, tant plus Genevieve rioit-elle, & alloit regardant à la fenêtre, & revenoit près la porte, disant par la serrure, avec un beau semblant d'amitié, choses du monde les plus railleuses.

Quand se fut bien impatientée ma bonne chere amie, elle fait menace d'aller se plaindre à mere Bazu. » Eh bien, répond la » railleuse Genevieve, si parlez à elle, allez » encore parler des aventures du Puits d'a-

» mour que ſavez, ou bien m'y en vas en » votre place, aviſez voir; » & cela rendit Blanche toutte muette.

Ainſy s'étoient paſſées deux heures, quand veut ſe coucher Genevieve, qui à ſa ſœur le ſignifie. Or donc elle ôte ſon corſet, puis ſes cottes, puis ſes bas, de nuit elle ſe coiffe, & toutte nue qu'elle eſt, ſe boutte dedans le lit, menant gros bruit, pour ce que l'affligée Blanche l'entendiſſe.

Genevieve couchée, ſe mit doucement à dire : » Ne reſte debout là-deſſus tes deux » pieds, petitte Blanche, & t'en vas en » ma chambre qui eſt ouverte; vas donc, » vas, pauvre petitte bonne ſœur.

Et toujours Blanche grondant, mêmes choſes lui répondoit Genevieve; » vas-y, » vas, bon ſoir & grand mercy.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE AMOUREUSE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Coment Dieu fait choir de grands malheurs sur moy, pour ce que je n'ay tenu nul compte des parolles de Pere Gardien.

JA depuis long-temps attendois, me pro-

menant en la rue, tantôt de-çà, tantôt delà, n'osant m'approcher, pour ce que Genevieve étoit mainte fois à la fenêtre. Enfin, oyant que nul bruit ne se fesoit plus nulle part, je m'en viens à la fenêtre de Blanche; & la voyant ouverte, je leve ma perche, & y fais tenir un crochet, d'où pendent des cordes qui font l'échelle; & le crochet étant fiché à la fenêtre, je remets bas ma perche, & monte ainsy tout vittement & aisément.

Et aussy-tôt que je suis dedans la chambre, je retirai à moy l'échelle, & l'ayant cachée, fermay la fenêtre avec grands battements au cœur, puis prestay l'oreille un petit, à celle fin d'ouir si ma bonne amie dormoit.

J'avois mis dedans ma poche mes souliers, & marchois lentement, tantôt sur le talon du pied, tantôt sur le fin petit bout.

Arrivé que je fus au lit, j'allois tâtonnant tout le long, puis trouvant le chevet, m'assis sur la chaise de contre; lors me deshabilay vitte, tremblant de tout mon corps,

&

& ayant à la fois trances & plaisirs.

Quand ce fut fait, je soulevai drap & couverte d'une main, avançant l'autre pour tâter comme étoit posturée ma gente épouse; & tâtant doucement, je pose un pied dedant le lit, puis pose encore l'autre pied, & puis les avance tous deux, tant & si bien, qu'à la parfin, jambes, cuisses & corps se coulent dedans.

Or, celle-là que je croyois être ma bien aimée épouse, dormoit couchée de son long, la face tournée devers le Ciel, suivant que sentois avec la main, & alors me trouvay tout près elle côte à côte.

D'abort la cauteleuse Genevieve, la dormeuse fesoit; mais quand ce vint que je l'eus reveillée par mes tendresses, je lui fis questions amoureuses, auxquelles elle ne répondoit, sinon que par des caresses gracieuses, mais des plus moindres.

A cela j'étois en un grand ébahissement, & lui disois avec amour & baisers, la pressant de mes bras, » O ma mie! ô mon » ame! Eh! pourquoy ne me voulez par-

» ler ? Pourquoy, dittes voir ? Avez honte, » peut-être, d'être en un lit avec votre » bon ami ? Mais quoy, le marieur n'a-t-il » pas baillé commendement à l'époufée de » recevoir l'époux, comme cela convient, » ne fefant qu'une ame & une vie ? Quoy, » n'a-t-il pas ôté, avec fes parolles bénit- » tes, tout le mal que pouvoit y avoir ? Or » donc fi n'y eft plus ce mal, pourquoy l'y » vouloir mettre vous-même ? Las ! répon- » dez-voir, ma mie.

Et puis voyant encore qu'elle ne répondoit, me mis à lui dire :

» Si touttes fois, ô mon cher ange, mes » amoureufes tendreffes font répugnance à » votre trop grand chafteté, bien que ne » foit de l'intérêt de mon amour d'obéir » à vos commendements, le vas pourtant » faire ! ... Oui, dittes cela que vous vou- « lez ... J'avoue qu'il eft d'un faint ufage » que foient les époux trois nuits en orai- » fons, l'un près l'autre, avant qu'avoir » enfemble nulles privautés. Eh bien, ma » mie, foit fait fi ce vous plaît ! Or donc,

» faut que je sache là où est le briquet; » j'allumeray un cierge à votre prie-dieu; » & verrez, par-là, combien est pur & non » intéressé l'amour que je vous porte... Parlez » donc voir, ma mie, & je le vas vous aller » chercher tout de suitte. » Lâ-dessus je » voulois me lever, mais elle me retint doucement, me passant ses bras à l'entour de mon col.

» O source de vie & plaisirs, de mort » & malheurs! o petit malin amour! que ne » s'est ta fleche rompue, avant que de perforer le cœur de Genevieve; que n'a le » mien cœur été de marbre, au lieu de feu » qu'il étoit; mais regrets vains & non sancés. Hélas! c'étoit Blanche, ma chere » épousée, que je croyois tenir & presser » entre mes bras; c'étoit Blanche, ma » chere amie, que je caressois si tant amoureusement; sembloient mes levres sucer » les siennes; sembloit mon ame se fondre » en la sienne; ô moments si dous & malencontreux! ô ivresse si tant savoureuse

» & trompeuſe ! Ah ! traîtreſſe Genevieve ;
» quelles douceurs tu m'as, ſans loyauté,
» ni foy, baillé & larroné... Et vous, ô
» mon cœur, quand battiez contre le ſien,
» que ne diſiez vous à moy, « ce n'eſt là
» le cœur de ta chere mie ! »

Touttefois faut que ce ſoit mon bon Ange, qui me voyant ſi avant engagé, ait referme le précipice où j'étois prêt à choir ; & cecy eſt pour deux cauſes. La premiere, pour ce que Genevieve, ayant freyeur de ſe faire reconnoître à ſa voix, me repouſſoit dans mes careſſes trop rudes ; & puis la deuzieme, c'eſt que ſa trop grande obſtination à ne me répondre, m'avoit fait entrer le doute dans l'eſprit tellement, que de la tête aux pieds contr'elle me meſurant, diſois en moi-même : » Oh ! qu'eſt donc » cecy.... m'avoit pourtant ſemblée n'ê» tre ſi grande ma douce reine ? Enſuitte tâtant les mains, me diſois, » plus dou» cettes elles me ſembloient ſes mains ; & ainſy à tout inſtant me queſtionnois moi-

même, & après m'accusois, tout comme d'un crime, d'avoir eu douttance de touttes ces choses.

Or il advint que le jour ne fesant que poindre, ja le someil m'avoit pris, & la mere s'en vint pour éveiller sa fille, qui en son cœur se mouroit d'envie d'être surprise couchée dedans le lit avec moy ; & aussy au premier coup qu'elle entend, elle va ouvrir à mere Bazu, qui entre durant que se recouche la fille.





CHAPITRE II.

Comment mere Bazu s'en vient tâter au lit de Blanche, & de ce qu'elle y voit, & de ce qu'il advient après.

D'Abort voilà que mere Bazu demende à sœur Genevieve pourquoy couchoit-elle en la chambre de sa sœur ; à quoy Genevieve fit réponce, que c'est pour ce que les puces la pinçoient fort là-haut. La mere oyant cecy, s'en vouloit aller hors ; mais Genevieve se tournant, me reveilla, & moy poussant un soupir, aussy me retournay. Ce néanmoins n'étois en place d'être visible, ayant la tête dedans le lit ; & touttefois ne sais quel doute vient en l'esprit de mere Bazu, voyant quelque chose tout près sa fille.

Ce fut alors que toutte ma joie se mua

en tristesse, & le doux souvenir de plaisir, en une noire horreur, m'appercevant être à côté, non de mon épouse, mais bien de sa plus déloyale ennemie ; oui certes, cent fois moins extrême pour moy étoit la freyeur d'être vu de mere Bazu, que le remors qui me poignoit dedans l'ame.

Mere Bazu voyant que rougissoit Genevieve, & ne voyant du tout ma tête, s'enquit de sa fille, qui étoit là couchée avec elle ; & Genevieve repond : » Madame, » qui donc ce peut être, sinon ma sœur ? » Et là-dessus appelle Blanche ; & voilà qu'après elle met une main par-dessus les linceaux, & l'autre par-dessous, pour tâter les pieds, & les chatouillant, la réveiller : moy sentant cela, les retirois plus que pouvois ; mais la vieille enfonçoit le bras tant plus avant.

Alors voyant tout perdu, je m'avise d'un prompt & déterminé expédient pour n'être reconnu de la vieille mere, & encore me pouvoir plus sûrement ensauver. Je prens à deux mains la couverture du lit, la ra-

masse vitte & bien, & avec icelle sur mes genouils, me levant, envélope la tête de mere Bazu, & puis m'élance du lit, sautant par-dessus Genevieve, dégreingolant tout l'escalier, & trouvant la porte d'en bas ja ouverte, m'en fuis parmi les rues, tout nud que j'étois en chemise.

Mais à la fenêtre étoit la mere, qui après moy crioit fort, fesant relever dessus pied tout un chacun qui se mettoit aux fenêtres, & crioit encore.

Or, des vilains & malotrus de campagne, lesquels en troupe amenoient au marché grosses provisions, se trouverent en mon chemin; & me voyant, me poursuivirent; & m'ayant print, me menerent en la prison comme voleur & pillard, quoique ce néanmoins je fusse tout nud en chemise.





CHAPITRE III.

Coment me voilà condamné à épouſer Genenevieve par Arrêt de Juſtice & encore coment Blanche & l'ami s'en viennent me trouver.

APRE's avoir longuement ſouffert dans les cachots de priſon, ne voyant ame que ce fût, je ſuis conduit par un étroit eſcalier en une grand ſalle où étoient des Juges. & voilà que je ſuis interrogé devant la mere Bazu & le fils d'icelle; mais moy ne niant ce que la mere affirme, ſuis condamné, ſuivant la Loi, à épouſer Genevieve, n'ayant que le jour tant ſeulement pour être décidé.

Ma bouche étoit muette, ſtupide que j'étois par mon grand abbatement, & je fus quitté de tout le monde, hormi de l'ami Bazu, qui me dit: » Ah! l'ami Pierre, ah!

» que voilà un coup bien dépitant que tu as
» là fait ; donc tu es l'époux d'une des mien-
» nes sœurs par parolles, & de l'autre par
» œuvres, & touttefois ne peux l'être que
» d'une. Or, coment t'en vas tu faire ? »
« Ne sais, lui fis-je. » Et l'ami poursuivit
ainsy son dire. » Votre mariage, Blanche
» & toi, n'a eu nul achevement, n'est-ce
» pas ? Pour celui-là d'avec Genevieve, tout
» est ja fait, hormi le commencement ; faut
» que celui-là qu'as poussé le plus en avant,
» tienne en la place de l'autre.

» Moy, repris-je, moy, laisser là Blan-
» che, ma vraie épouse ? » Oui da, par saint
» Jacques, se me fit-il, si tu ne fais ainsy,
» seras puni comme porte la Loi. » Eh !
» bien mieux me vaut mourir, repris-je,
» que n'être à elle. » Et disant cela, nous
voyons venir Blanche désordonnée en ses
vêtements, toutte échevelée & éplorée.

Elle vient me faire priere pour ce que je
vive & sois à Genevieve ; & moy refusant,
elle tombe sur ses genouils, & me prie ain-
sy, ayant ses yeux humides dessus les miens.

» Ah! mon bon & cher ami, si ton cœur
» est toujours à celle-là qui t'aime, si tu
» ne veux la faire rendre son ame en ce
» moment, vis, mon cher Pierre, vis & mets
» en ta pencée le grand deshonneur qui choi-
» roit sur ta pauvre Blanche & sur ton pau-
» vre ami Bazu, ayant une sœur déflorée
» par un qui seroit supplicié.

» Déflorée! (me mets je à dire avec fâche-
» rie) déflorée! ah! ce n'est par moy du
» moins que le fut, ni le sera jamais cette
» pucelle déloyale.

» Ah! Pierre, elle est pucelle? s'écrie
» Blanche avec transport. « Oui da, sur la
foy de ma vie, reprins-je vivement.

Blanche avoit honte & rougeur, tournant sa tête & couvrant son beau visage de ses deux mains; & si pourtant vouloit-elle entrer en plus grande explication, disant à l'ami Bazu, » cher frere! ça est-il possible?

Moy-là-dessus (Blanche ne fesant nul semblant d'écouter, & toutefois prêtant curieusement l'oreille) je raconte doucement à l'ami, coment couché si près de Gene-

vieve, que prenois pour mon épouſe, luy avois d'abort adreſſé mes ſuppliques amoureuſes, & puis mes careſſes ; à quoy Genevieve n'avoit oſé répondre, craignant d'être reconnue par ſa voix, & puis je raconte encore coment j'étois entré en inquiétude, la trouvant plus grande & groſſiere que ne le devoit être ma bien-aimée.

Or tout cela ayant été dit, ma pauvre Blanche, de côté me regardant, me paroiſſoit plus ſéreine que tantôt ; ce qui me remettoit le cœur en bon état.

Mais l'ami Bazu, tout dolent qu'il étoit, affirma que Juſtice n'ajouteroit foy à mon dire, & m'enjoignit d'épouſer Genevieve tout de même ; ce qui fit que la pauvre amie & moy laiſſâmes tomber un ruiſſeau de larmes. Et tandis qu'ainſy pleuroit Blanche, elle me preſſoit les genouils de ſes deux mains, & me diſoit en ſanglottant, choſes qui me briſoient mon cœur, ſi que n'oſant réſiſter à ſon vouloir, je lui promis tout cela qu'elle vouloit.

Là-deſſus me quitterent frere & ſœur ;

décidés qu'ils me virent, non pas me faire occire, mais bien pis encore, qui eſt d'être époux, malgré moy, de la démoniaque & deshonorable Genevieve.





CHAPITRE IV.

Coment je comparois devant mes Juges, & coment un d'iceux fait une belle harangue.

LE lendemain du matin je vois venir Monſeigneur mon pere qui me parla beaucoup rudement ſur mes folles amours & paſſions, me repréſentant que tout cela, qui depuis cinq & ſix jours arrivoit contre moy, étoit preuve de la grande ire du Ciel puniſſeur, que touttefois n'avois que la potence, ou bien de tauper à ce que Juſtice vouloit de moy, & qu'ainſy parloient tous les Juges ſur mon ſujet, & mêmement Blanche, laquelle l'avoit prié qu'il vînt le me ſigniffier.

Cela dit, mon pere me quitta, me laiſſant muet & honteux.

Et quand je fus traduit en la préſence des Juges, il m'eſt lu ce que porte la Loi

contre les trompeurs de filles, & moy je demanday s'il n'étoit pas aussi une Loi contre les trompeuses de garçons, disant, l'autre ne point me regarder, mais bien celle-là.

Or, comme on me pressoit de faire option, je dis & déclarai à voix haute : » Si » faut, que pour l'acquit & décharge de ma » consience, je sois mary de Genevieve, » ne veux déplaire à Dieu, ni à Justice, » & j'obéirai. Or donc que je sois mené, » en la compagnie de Genevieve, au pied » de l'échafaut, & là je consens de prendre » icelle à femme, si par serment me pro- » mettez qu'elle & moy, dans le mê- » me instant, y seront décolés ; si- » non ne fais nulle promesse, & pouvez » seul m'y mener ; or, avisez voir là-dessus.

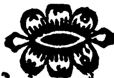
Et aussy-tôt, voilà une grand rumeur parmi les Juges, qui tous me regardent avec déplaisance & colere, & entr'eux se disent que me faut envoyer mourir.

Touttefois en voici un qui eleve la parolle bien haut, & dit :

» Messieurs, ne nous hâtons de faire mou-

» rir ce jouvencel. Nous qui cheminons ſi
» lentement en touttes les procédures, pour-
» quoy être ſi tant expéditifs en cette-cy ?
» Faut-il pas que préalablement ſoient ob-
» ſervées les formes dedans ce procès ? Or,
» apprenez qu'une jeune & gente pucelle
» eſt jà femme dudit accuſé, & que touttes
» Loix, divines & humaines, répugnent à
» ce que le ſuſdit ſoit violenté, luy qui a
» femme, à prendre encore l'autre qui par
» vous lui eſt adjugée. Si l'antérieur mariage
» n'eſt valable, comme il appert, ayant été
» fait ſans le bon vouloir de parents, faut
» que d'abort procédions à la caſſation d'i-
» celuy ; or voilà, ſi je ne me trompe, l'a-
» vits le plus juſte que ce puiſſe.

Ainſy parla le Juge, & tout ſoudain les autres ne tarderent à ſe rendre du ſien avits ; ce qui fit que moy pauvret, fut remené en mon cachot, où ne ſe paſſa long-tems ſans qu'il advînt choſes des plus inouies.





CHAPITRE V.

Coment il m'advient de voir casser mon mariage avec ma chere bonne amie.

MESSIRE Troussot étoit le Juge qui avoit donné un si très-bon avis ; & j'étois obligé de cela non à luy, mais bien au sien Confesseur, lequel étoit Capucin, nommé Pere Madré, un des gros Capuchons de l'Ordre susdit. Or iceluy Capucin étoit venu trouver le Conseiller Troussot le jour du jugement de grand matin, & il luy avoit fait récit coment j'étois marié à Blanche, & encore coment j'étois fils de Gardien.

Pere Madré avoit bon nombre de dévots & dévottes par la ville, voire méme en Cour ; & il s'y en alloit avec Pere Gardien, m'ayant dit que je fusse tranquille, pour ce que j'étois sous la sauve-garde du Couvent.

Et touttefois quand mes Juges furent raſſemblés, auſſi-tôt fut caſſé mon mariage avec Blanche, tout comme ſi pouvoient être les loix des hommes, plus fortes & ſacrées que les promeſſes de deux vrais amants.

Il ne reſtoit donc plus, pour mon ſalut, que de me voir époux de la ſœur déloyale de mon épouſe; ce que je regardois être impoſſible, & ce dont touttefois ne déſeſpéroit Blanche, ainſy qu'il ſe va voir tout à l'heure.





CHAPITRE VI.

Coment je chevis dedans le plus grand péril que se puisse.

LA pauvre affligée Blanche étoit en son lit toutte défaillante & quazi morte, tant le chagrin avoit ôté les forces & la vie à son cœur.

Voilà qu'il lui vient une fois dans l'esprit de s'habiller en pélerinne, & elle se leve tôt, & puis s'en va quérir tout cela qu'il lui faut pour ainsy s'habiller.

Or, mettant dessus ses épaules, si délicattes & mignones, une grosse mante, couverte de larges écailles, elle affuble sa tête d'un haut toquet, puis avec le grós bourdon au poing, elle s'en va ainsy trouver mon pere le Gardien, & de cette sorte luy parle.

» Monseigneur, je vous fais confession

» d'avoir aimé ſire Pierre, votre fils, de
» toutte la puiſſance de mon cœur; & tout
» maintenant que je vous parle, bien que
» ſoit annulé notre mariage, jamais ne le
» ſera mon amour; auſſy pour à celle fin
» que je m'en puniſſe, & que Dieu ne laiſſe
» mourrir Pierre, je fais vœu à Dieu & à
» vous, d'aller à St. Jacques en Galiſſe par
» pélerinage, & de m'y bâtir un Hermitage
» en un roc, & d'y faire pénitence, comme
» une grande pécheresse que je ſuis. Or,
» je priray Dieu, (ſe diſoit la pauvre pe-
» titte toutte larmoyante) je le priray tant
» & tant, que de ſa toutte puiſſance j'obtien-
» dray non pas de n'aimer Pierre, mais de
» n'en être aimée, afin qu'épouſant Gene-
» vieve il ne ſoit tourmenté de mon amour. »
Blanche diſoit ces choſes & autres avec ſi grande ſimpleſſe & douleur, que ne ſe put tenir Pere Gardien de pleurer auſſy, & puis il reprit une face plus aſſurée, luy diſant qu'il étoit encore pour moy un eſpoir; ſur quoy il la conduiſit chez mere Bazu, laquelle ils trouverent toutte aſſo-

lée parmi les rues, ne ſçachant que faire, ne que devenir.

Monſeigneur mon pere la voyant, luy dit réſolument : » Ne perdez cœur, ô Ma» dame, & me ſuivez au Palais ; je ne vous » encharge que d'une choſe, qui eſt de tou» jours dire le ſemblable de moy. Allons » maintenant tous trois, & n'ayons faute » de courage. »

Or, durant le temps qu'ils s'en venoient, ma ſentence de mort m'étoit lue ; & voilà que quand ils arrivent, je ſuis lié & garotté, aux pieds d'un Confeſſeur, qui eſt Jacobin ; là-deſſus Blanche, de ſon haut, tombe évanouie près la porte ; Pere Gardien, les yeux en bas, reſte contre tout immobile, & mere Bazu crie & ſe demeine avec fureur & déſeſpoir.

Or, jugez voir de l'état déſeſpérable où étoit le cœur du pauvre Pierre ; jugez voir ſi ma prochaine mort étoit ce qui plus me touchoit, voyant ma chere amie demi-trépaſſée.





CHAPITRE VII.

Coment il m'advient encore un nouveau ſurcroiſt de malheur.

L'AMI Bazu n'avoit été oiſif en tout le tems que je l'avois vû, n'ayant ceſſé de parler à Genevieve du tour déloyal qu'elle avoit fait à Blanche & à moy ; & comme elle eut oui touttes ſes admonitions & prieres, & qu'elle eut vu la mort qui m'alloit prendre, elle eut honte & regret, diſant :

» Bien que je ſois innocente d'avoir avec
» Pierre couché, touttefois ne ſeray cauſe
» qu'il meure ; car faut-il encore advouer
» qu'il ne méritte d'être ainſy puni, pour
» ne m'avoir miſe à mal. Or, ſi d'aucun-
» nes je ſuis blâmée de ne l'épouſer, tout
» du moins ma conſience ne me blâmera,
» & je feray le bien de celui-là que j'aime ;
« ſus donc allons en ſa priſon.

Arrivés qu'ils furent, elle & l'ami, il fut dit aux Juges, par Pere Gardien, & aussy par mere Baxu, qu'ils n'avoient pouvoir de casser le mariage de Blanche & de moy, pour ce que pere & mere y bailloient leur consentement; & ensuitte Genevieve ayant fait serment sur sa part de Paradis, se mit à dire, » que moy Pierre » n'avois eu idée de coucher avec elle, mais » bien avec ma légitime épouse, qui est » Blanche; que c'étoit par un mauvais avis » du Diable, qu'elle s'étoit couchée au lit » de sa sœur, & que pour ce qui étoit du » reste, moy Pierre n'avois rien fait à elle » qui l'empêchât d'être prise pour pucelle; » ce qu'il luy étoit loisible de prouver. «

Là-dessus les Juges avouoient, que dans le fond de leur pencée ils ne doutoient du tout de l'innocence de mon cas; » l'équité est » pour luy, se disoient-ils, mais la Loi fait » contre. «

Et alors ils me baillerent ordre, puisque ma confession étoit faitte, de m'en aller à la mort; & moy je me leve pour que j'y aille.

Voilà que Pere Gardien & mere Bazu étandent les bras dessus mon passage, comme pour m'empêcher, agittés qu'ils sont, de fureur & de pitié. Blanche se lance dessus moy, & m'embrassant de toutte sa force : « Bailler la mort à toy, ou à moy, c'est même chose. Cruels, se dit-elle après aux Juges, si avec luy m'empêchez de vivre, ne m'empêcherez de mourir. » Genevieve aux pieds d'iceux étoit prosternée, se tournant, tantôt devers l'un, tantôt devers l'autre, les retenant par leurs robes, qu'elle mouilloit de larmes.

Et moy dont étoit plus navré le cœur que si je fusse mort cent fois, j'entraînois avec moy, tout en cheminant, ma pauvre amie. Et mes Juges, qui me savoient innocent, voyoient cecy, & me laissoient aller. O ! comment donc y a-t-il des Juges là où il y a de si dures Loix ?





CHAPITRE VIII.

Fin finale de l'Histoire amoureuse.

JA la porte étoit ouverte, & je montois dedans le coche mortuaire, quand il s'entendit au loin de grosses & longues risées. Et c'étoit pour ce qu'un Pere Capucin, qui se demenoit dessus une grand haquenée, étoit chut en un ruisseau, sans touttefois s'être mal fait.

Et aussy-tôt qu'il est ramassé, le voilà qu'il monte dessus sa bête; & tout gâté qu'il est de boue, à la face & à la robe, vous le voyez qu'il perce à travers la foule, & regaloppe a tric & à trac devers la prison, criant, » grace, grace »; ce que répéttoit le peuple.

Tôt après je vis de mes yeux le susdit Pere, qui en main tenoit lettres du Roi, qu'il signifie. Je reconnus Pere Madré, &

il m'expliqua coment une belle & grand Dame de Cour m'avoit fait avoir la vie ; & ce qui est plus, de garder Blanche pour épouse.

Quand j'eus oüi tout cela, ma bouche fut d'abord muette, & mes oreilles assourdies, si que ne sais du tout ce qui lors m'advint. Bien vrai est-il que je faillis rendre l'ame, ayant icelle trop surchargée de joie.

Puis un long-tems après je me vis en une chambre, ayant à l'entour de moy nombre de gens de médecine qui me vouloient bailler des seignées & autres médicaments ; ce que je refusay obstinément, disant que pour être guéri, me suffiroit de revoir Blanche, Pere Gardien & l'ami Bazu ; & lors je les revis avec la mere, & les ayant baisés & embrassés, je sautois en l'air & chantois ; puis je baisois & embrassois tout un chacun qui à moy venoit.

Cependent Pere Gardien vouloit-il pas se dédire de mon mariage ; mais l'ami luy affirma que la famille Bazu étoit de race d'Eglise ; & Monseigneur mon pere se rendit.

& luy-même célébra notre mariage en la Chapelle de la prison, & en la présence de tous Nosseigneurs les Juges.

Or, voilà les vers que ma chere amie & moy chantâmes ensemble alors, & que toujours chanterons.

DUO.

O Ma mie ;	De ta mie
Auras toujours	Auras toujours
Mon cœur, ma vie ;	Le cœur, la vie ;
Et mes fideles amours !	Et les fideles amours !

ENSEMBLE.

A ton aise, à ton sourire ;
Au dous parler de tes yeux ;
Mon ame est dans le délire ;
Et ne puis cesser de dire,
Avec un plaisir joyeux :

O ma mie,	De ta mie
Auras toujours	Auras toujours
Mon cœur, ma vie ;	Le cœur, la vie ;
Et mes fideles amours !	Et les fideles amours ;
Toujours,	Et les fideles amours !
Ma mie,	
Toujours.	

Or, quand ce vint l'heure du couché, ma mie, me dit ainſy : » Pierre, mon ami, « j'ay fait à Dieu ſerment d'aller à St. Jac- » ques en Galice, pour qu'il ne te laiſsât » mourir ; je ne peux donc avec toy dor- » mir, que nous n'ayons été premier en » Galice, pour y regracier Dieu.

Et à cela m'ayant fallu conſentir, je fis d'abord rebâtir le *Puits d'amour*, & enſuitte nous cheminâmes comme bons & chaſtes Pélerins, juſqu'à tems que nous arrivâmes, ſans nul encombre ; & tout en cheminant, j'adreſſay encore à ma mie ces vers joyeux.

CHANSON JOYEUSE.

Heur ou malheur qu'amant puiſſe endurer ;
Il n'en eſt onc deſſus la terre,
Qui puiſſe à moy ſe comparer :
Mercy, Amour, j'ai mon ſalaire.

Amants, aimez, après mes longs ſoupirs ;
N'ay, comme vous, les graces de ma Dame ;
Et ſi pourtant n'avez tous mes plaiſirs,
Faudroit encore avoir mon ame.

Fin du troiſieme & dernier Livre.



BRIEFVE RÉCOLLECTION

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

FIN.

Lent

Ah Baiser de miel et de lait que ma

bouche a pris sans licence du grand

plaisir que m'avez fait faut donc que

Gravé par Ceron.

j'aye re=pen=tan = ce contente

ment d'Amour trés doux si ve

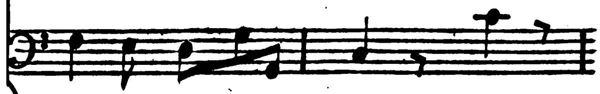
nés pourquoi ſuiés vous pourquoi ſuiés vous.

O Toi la Da=me de mon cœur
tourne vers moi ta douce Oreille
Viens ça écou=ter mon ardeur et ma de=



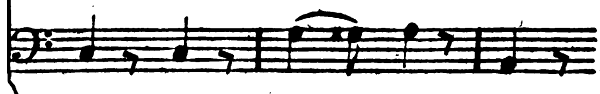
tres=se non pareille pour me don=





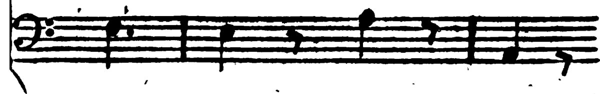












seulement a moi qui t'ai donné ma

vi=e qui t'ai donné ma vi.....e.

Andante III

O mes ennuis O mes en=nuis

Baillez moi tre=ve vous en prie

Sans en mourir du tout ne puis

vous en durer loin de ma mi=e

Baillez moi trêve vous en prie

Baillez moi trê ve vous en pri =e

Non que me plaigne de souffrir

C'est douceur de souffrir pour

el = le mais las ! si me faites mou

rir j'ai peur que chagriniés ma

bel = = le j'ai peur que chagriniés ma

bel = = le.

Andno IV.

Ou donc est el = le cet =

= te tant bel = le Celte la donc tu es l'A =

mi. Pource que je la Serveaus=si.

2.e couplet.

Si ta causé du domage ma trop

Extrême riguzur mets tes yeux sur

mon vi=sa=ge et la main dessus mon
Mineur.
cœur. Ou Non jamais ton oubli=
Mineur.
=ance Ne se=ra trahir ma foi. Non

ja = mais n'aurai puissance d'avoir

Da Capo

autre a-mis que toi. Ou &c.

Da Capo

Andante V.

Heur ou malheur qu'Amant puisse endu=

= rer. Il n'en est onc dessus la terre

Qui puisse a moi se comparer

Merci Amour j'ai mon Sa = lai = re.

 Mineur.

Amants aimés après de long sou=

Mineur.

= pirs N'ai comme vous les graces

de Ma=da=me et si pourtant n'a =

=vez tous mes plaisirs faudroit en

cor a = voir mon A = me . Heur

da Cap.

da Cap.

Duo And.te VI.

De la mi = e De la mi = e auras tou

O ma mi = e O ma mi = e auras tou

jours le cœur la vie et les fi=

jours mon cœur ma vie et mes fi=

del=les Amours et les fi=del=les A=

del=les Amours et mes fi=del=les A=

Mineur

mours. A ton ai=se a ton Sou=

mours. Violon

rire Au doux parler de tes yeux mon â -

me est dans le dé-li-re Et ne puis ces -

Au Duo

ser de di-re Avec un plaisir joyeux.

Au Duo

MUSIQUE de M^r. ALBANEZE



Premier Air.

Tendrement

1\. Faut que je vive en la dou-leur De ne plus voir celle que j'ai...me. Hé-las! plus grand fut mon bon-heur Plus ô ma peine êtes ex-trê-me Con-ten-te-ment d'a-mour tres doux Si ve-nez pourquoi fui-ez vous Pourquoi fui-ez vous?

Sans lenteur — Majeur

2. Ô toi la dame de mon
cœur Tourne vers moi ta douce o-
reille; Vien ça écouter mon ardeur
Et ma détres-se non pareille. Fin

Mineur

Pour me donner sou-la-gement
Perle d'amour belle ma mi--e
Donne un regard tant seulement
A moi qui t'ai donné ma
vi-e A moi qui t'ai don-
né ma vi---e. Ô toi.

Da Capo.

Mineur.

Lentem.t

3.

Ô mes ennuis Ô mes en-
nuis Baillez moi treve vous en pri_e
Sans en mourir de tout ne puis Vous en_du-
rer Loin de ma mi_e Baillez moi tréve vous en
pri_e Baillez moi tréve vous en pri_e.

Fin

Majeur

Non que me plaigne de souffrir
C'est douceur de souffrir pour elle
Mais las! si me fai_tes mourir, J'ai
peur que cha_gri_niez ma belle.
Que chagriniez ma bel_le.

Da Capo

Complainte.

Lentem.t

4.

Où donc est el--le Cette tant belle Celle là dont tu es l'ami Où donc est el-le Cette tant belle Pour ce que je la serve aussi Pour ce que je la serve aussi. Fin Si t'a cau-sé du dommage Ma trop ex-trême rigueur Mets tes yeux sur mon vi-sa-ge Et ta main des-sus mon cœur. Où donc est.

Da Capo.

Duo

5.

Ô ma mie au-ras toujours Mon cœur ma vi-e et mes fi-delles a-mours et mes fi--del--les amours.

De ta mie auras toujours Le cœur, la vi-e et les fi-del-les amours

et mes fidel..les amours et mes fi-

A ton aise a ton sou-

del_les amours A ton aise à ton sou-

rire à ton souri_re Au doux parler

rire à ton souri_re Au doux parler

de... tes yeux Mon âme est dans le dé-

de... tes yeux Mon âme est dans le dé-

lire Mon âme est dans le délire Et ne

lire Mon âme est dans le délire Et ne

puis cesser de di-re Avec un plaisir joy-

puis cesser de di-re Avec un plaisir joy-

eux Avec un plaisir joy-eux Mon

eux Avec un plaisir joy-eux

ame est dans le dé-lire est dans le dé-

Mon ame est dans le dé-

li-re Je ne puis cesser de dire cesser de

lire Je ne puis cesser de di-re cesser de

di-re Avec un plaisir joyeux A-

di-re Avec un plaisir joyeux A-

Doux

vec un plaisir joyeux O ma

vec un plaisir joyeux De ta

mie auras toujours mon cœur ma

mie auras toujours le cœur la

vi-e et mes fi-del-les amours

vi-e et mes fi-del-les amours

et les fidel-les amours et les fi-

et les fi-del-les amours et les fi-

del-les amours les fi-del-les amours.

del-les amours toujours toujours.

Chanson joyeuse.

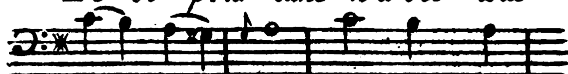
Allegro.

6.

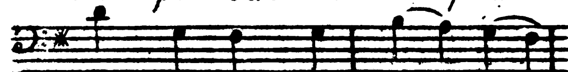
Haïr ou mal.heur qu'a -
mant puisse en.du.rer Il n'en est
onc dessus la ter.re qui puisse à
moi se com.pa.rer Mer.ci a.mour
Mer.ci amour j'ai mon sa -
lai .re j'ai mon sa -lai -re.
Amants ai.més a.près mes
longs sou.pirs N'ai comme
vous les gra ces de Ma.da me



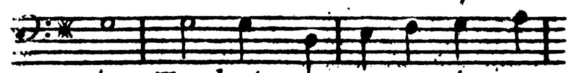
Et si pour tant n'a vés tous



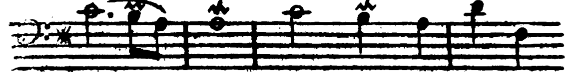
mes plai-sirs Et si pour-



tant n'a vés tous mes plai-



sirs Faudroit en-cor avoir mon



a----me Faudroit en-cor a-



voir mon a--me.

Fin.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MBA

